

Toujours, l'autre nous enrichit

2018 avait bien commencé pour **64_page**, deux des auteurs que nous avons édités étaient primés – **Remedium** recevait le prix des lecteurs des *Inrocks* pour *Les contes noirs du chien de la casse* (Des ronds dans l'O), et **Lison Ferné**, le Fauve BD alternative (Angoulême 2018) avec sa participation à la revue du collectif *Bien, Monsieur*, qui s'y expose cette année – et se termine par un nouveau succès: **Quentin Heroguer** a reçu le prix jeune créateur au festival Quai des Bulles. Nous avons publié « Renversement utopique » de Quentin dans le *64_page* #11, nous publions les planches primées à Saint-Malo dans ce numéro. L'objectif de **64_page** – vous faire découvrir dès aujourd'hui les grands auteurs de demain – est donc atteint. Et nous ne comptons pas en rester là. Depuis cette année, la sortie de chaque numéro de la revue est ponctuée par une Master Class, moment de rencontre et de partage entre des auteurs confirmés et des jeunes auteurs qui vivent leurs premières expériences dans l'univers de l'édition. Le scénariste **Antonio Altarriba** (lire p. 28) rencontrera **Patrice Réglat-Vizzavona** dont le premier album *Le passager* (éditions Warum) sera en librairie début avril. *64_page* #14 s'ouvre aussi au jeune auteur Camerounais **Josué Elong**. Venu en stage à la librairie Le Wolf, Josué nous offre une histoire courte qui raconte sa découverte du Bruxelles de la BD et de l'illustration belge.

Offert: retrouvez, à la fin de cette revue, un ex libris de Marc Sleen.

Nous lançons aussi, en 2019, avec notre marraine la dessinatrice-éditorialiste **Cécile Bertrand**, un projet autour du dessin de presse. Vous pouvez, déjà, découvrir les premiers dessins sur notre site www.64page.com/cartoons-academie/ Ouvrez les yeux sur le monde, sur l'autre et partagez vos récits pour une belle et merveilleuse année 2019.

www.64page.com

MASTER CLASS

Antonio Altarriba
&
Patrice Réglat-Vizzavona

13/02/19 de 17 h > 19 h
entrée libre

**Académie des Beaux-Arts
de Bruxelles**

144, rue du Midi, 1000 Bruxelles.



Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page

Malika Aboudarr | P. 47

<https://www.facebook.com/malika.aboudarr>

Malika Aboudarr, 35 ans, mère belge, père marocain. Après mes études secondaires artistiques en art plastique, je me dirige vers les arts du cirque et la scénographie. Actuellement je suis des cours de sérigraphie et d'illustration tout en continuant le cirque à travers des projets pédagogiques.



Châteaux

Avant le triptyque, un dessin, celui du château, du personnage et du gros chat noir, un dessin au crayon B2, rien de plus, rien de moins. L'envie d'un voyage en Écosse fait apparaître sur le papier cette demeure au lac mystérieux, le travail technique de sérigraphie va pousser l'image plus loin et va m'amener à ce triptyque, à cette histoire d'apparition, de reflet, de mystère que les terres d'Écosse portent en elles.

Julien Barjasse | P. 52

<http://smartagora.com/fr/profile/view/id/6001>

Je suis Julien Barjasse, j'ai 32 ans et j'habite dans la région de Liège.

Je suis venu dans le coin pour étudier, je m'y suis plu et maintenant j'y reste avec ma petite famille.

Voici un an que je tente de lancer une activité SMart en qualité d'illustrateur/bédéiste.



Tu n'es pas le loup !

Les pages que je propose font partie d'un projet plus vaste.

Il s'agit d'un recueil de comptines enfantines. Pour chaque histoire, une, deux ou trois pages. Pour chaque page, deux cases format paysage.

Yohan Colombié-Vivès | P. 18

<http://yohan.ultra-book.com/>

De mère réunionnaise, il passe son enfance chez ses grands-parents dans le Tarn-et-Garonne. Son diplôme d'habitat et architecture renforce son amour du dessin et des personnages. Entre plans et illustrations, le désir de devenir dessinateur devient le plus fort. Un diplôme en illustration de l'IPESAA de Montpellier en poche, il se consacre depuis 2015 à l'illustration, au graphisme et à la BD dans son atelier de Moissac.



Une vie de chien

C'est l'histoire d'un canidé confronté à une vie ordinaire et qui va devoir faire face aux obstacles d'un quotidien inattendu, voire surréaliste.

La vie pourrait paraître simple quand on la prend du bon côté... Mais quand la malchance s'en mêle, il est bien difficile de garder la tête hors de l'eau.

Et pourtant vivre n'est-ce pas parfois une question de survie ?

Quentin Heroguer | P. 34

<http://quentinheroguer.com>

Je dessine depuis tout petit, et très jeune m'est venu l'envie de faire de la bande dessinée. Je suis installé à Bruxelles et la ville nourrit mon souhait d'évoluer dans le milieu artistique. Sur mes projets de BD et d'illustrations, j'aime autant l'aquarelle que les couleurs numériques.



Un super héros dans ma ville

Ces planches ont été réalisées pour le concours Découverte Jeunes Talents 2018 du festival Quai des Bulles de Saint-Malo, sur le thème « Un super héros dans ma ville ». On suit le périple d'un jeune garçon rempli d'ambition pour combattre les crimes qui se passent dans sa ville, mais sa grande maladresse va à l'encontre de ce que l'on attend d'un héros.

Margot Huault | P. 4

Mon occupation favorite est d'inventer des histoires. Tous les moyens sont bons pour créer mon univers. Petite, je passais mon temps à dessiner des BD que j'ai toujours plaisir à relire. Aujourd'hui, je m'investis plus dans le cinéma, mais je n'abandonne pas pour autant la BD. Ce sont deux arts qui se complètent et me permettent d'expérimenter, de créer, de rendre hommage...



Marie

Marie est morte au Bataclan il y a maintenant plus de trois ans. Je l'ai rencontrée une fois dans ma vie, il y a très longtemps. Je ne la connaîtrai jamais. Seul son sourire effrayant de vie subsistera comme une preuve qu'elle a un jour vécu. Que pouvais-je faire, moi, du haut de mes 14 ans, à part prendre mes pinces et la faire vivre encore un peu ?

Tontys | P. 42

Josué Elong Epoh, de son vrai nom, nait en 1987 à Douala, Cameroun. Depuis 2005, il travaille comme dessinateur, illustrateur, peintre et bédéiste. Tontys participe à des publications et expositions collectives. Titulaire d'un Master 2 en arts plastiques, il est influencé par la BD franco-belge et son humour.



Elonejo

Elonejo, le nom de son personnage de BD, présente les réalités du quotidien des humains de la société africaine. Il explore les problèmes d'ordre sanitaire, culturel, civique, moral et, surtout, ceux qui minent la société. Ici, il nous narre son arrivée à Bruxelles.



Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Sorties de livres

Apprendre à lire ?

Ah non, Malo n'a pas vraiment envie d'apprendre de mauvaises nouvelles comme son père, sa mère ou sa sœur... Mais en même temps, il ne pourra pas lire le mot que lui a écrit Alima ! Le voilà confronté à un cruel dilemme !



L'enfant qui ne voulait pas apprendre à lire pose la difficulté, parfois invalidante, de l'accès à la lecture pour un certain nombre d'enfants.

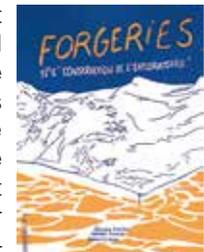
Remedium, instituteur en primaire, en sait quelque chose. Sa forte envie de donner à ses élèves les moyens de réussir, a donné naissance à cette belle histoire où l'enfant qui ne voulait pas apprendre à lire trouvera la motivation.

L'enfant qui ne voulait pas apprendre à lire,

© Remedium | Des ronds dans l'O. 10€, janvier 2019

Forgeries

« En Antarctique : un projet ambitieux et monumental est lancé, proposé par une riche entrepreneure. Dès lors une première équipe est constituée. Soixante bâtisseurs.euse.s partent sur le continent blanc. Leur mission : construire une astro-base publique, de quoi, un jour, partir à la conquête de l'espace. » *Forgeries* est une création collective et extensible, fondée par **Romane Armand** et **Éléonore Scardoni**.



Forgeries N° 1 « Construction de l'Exploratoire », octobre 2018. (www.forgeries.be).

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. 64_page vous présente aujourd'hui les grand.e.s auteur.e.s de demain !



Elle tourne la terre

Elle tourne
avec

ses grandes
flaques de sang

et toutes
les choses vivantes
tournent avec elle
et

saignent...

Elle elle s'en fout

la terre

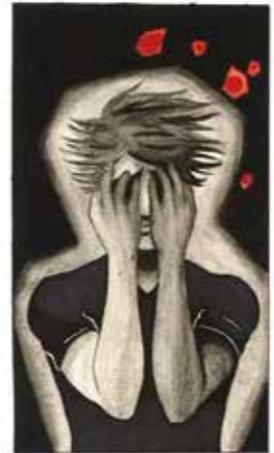
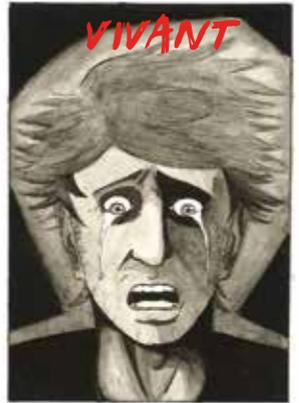
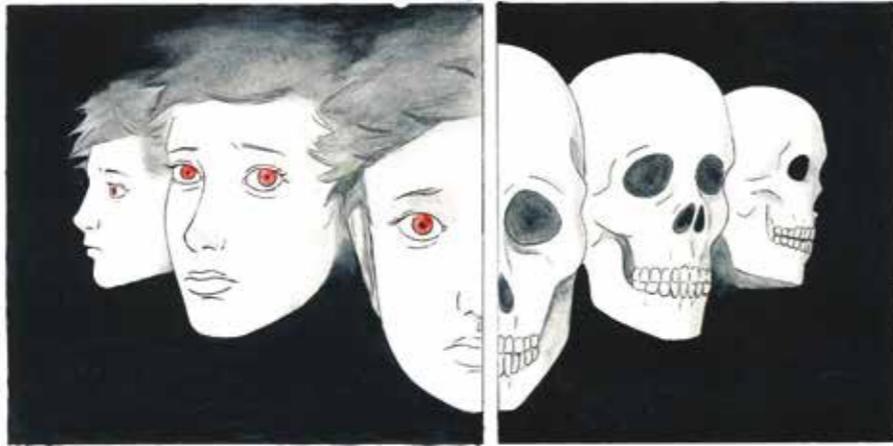
Elle tourne

Jacques Prévert









Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg

Les duettistes du roman graphique

Ils font partie désormais de ces auteurs dont on attend, chaque année, un nouvel album avec appétit et impatience. Ou du moins l'annonce d'une nouveauté. La longueur de leur bibliographie n'égale pas celle d'un Trondheim ou d'un Van Hamme, mais il faut du temps pour conjuguer avec autant de talent la finesse d'un scénario avec l'élégance du dessin. Rencontre avec un duo qui nous réserve encore de belles surprises.

64 page: *Venus de l'illustration jeunesse et de l'animation, qu'est-ce qui vous a poussé vers la BD ?*

Terkel Risbjerg: Nous faisons tous les deux des livres « jeunesse », mais nous n'avons pas commencé par là.

Anne-Caroline Pandolfo: J'ai fait des études de lettres modernes et les Arts décoratifs, ensuite j'ai fait de l'illustration pour la pub et la presse, et du dessin animé.

T.: J'ai étudié la philosophie et le cinéma. Après, nous nous sommes rencontrés sur une production en dessin animé à Paris. Au bout d'un certain temps on a commencé à faire des romans graphiques ensemble.

A.-C.: Le dessin animé a été une très bonne école pour nous : de mon côté j'ai travaillé comme réalisatrice, j'ai corrigé beaucoup de scénarios, j'en ai écrit, j'ai appris le montage qui est très formateur y compris pour la BD, cela

concerne le rythme et la narration, et Terkel a fait beaucoup de storyboards pour différentes séries. Nous avons beaucoup appris dans ce milieu, tous les deux.

64 page: *Anne-Caroline, dans une de vos interviews vous disiez que, si vous dessinez vous-même, « c'est Terkel qui a le talent pour le dessin BD », et pas vous. Pourquoi ?*

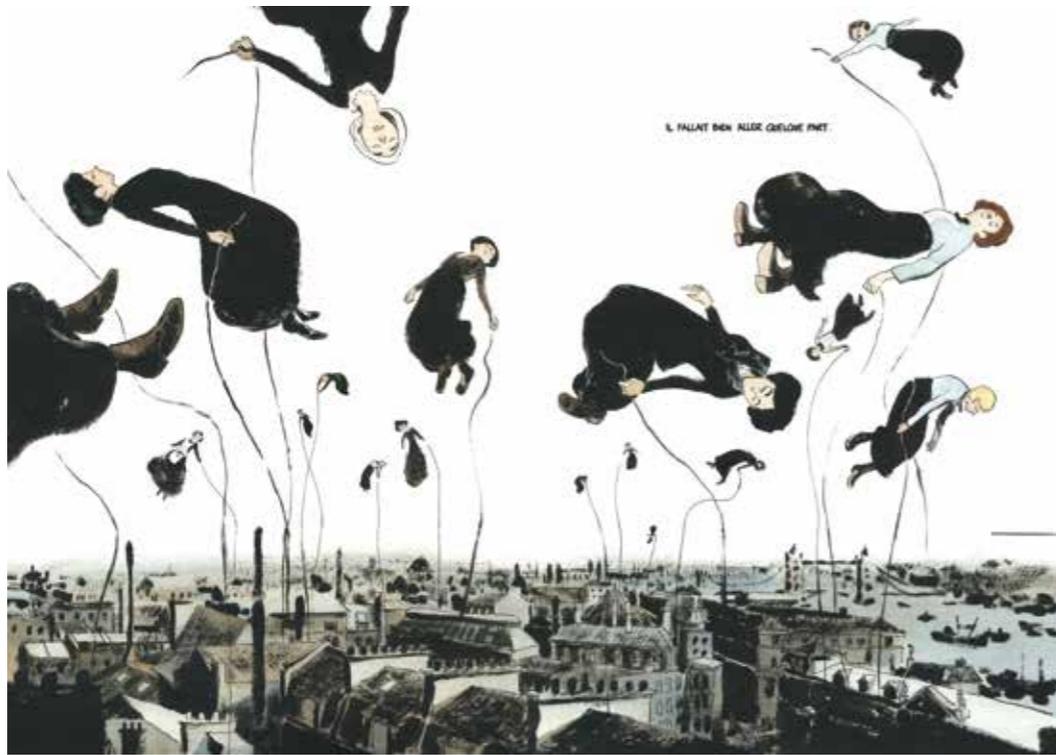
A.-C.: J'adore dessiner, je dessine depuis toujours et je continue à dessiner, j'ai besoin de le faire, mais j'ai un dessin qui est complètement différent de celui de Terkel ; je fais des dessins uniques, je fais de l'illustration aussi, mais je n'ai pas ce talent pour dessiner comme lui des personnages dans toutes les situations, tous les décors, sous tous les points de vue. Je n'ai pas ce « coup de crayon » qu'il a.

64 page: *La littérature vous nourrit principalement. Et le cinéma ?*

A.-C.: Pas du tout, parce que je trouve que le cinéma offre un rythme qui est complètement différent de celui de la bande dessinée et je ne fais pas de pont entre l'un et l'autre.

T.: Visuellement, graphiquement, oui moi je suis très inspiré par le cinéma, pour la narration. Comme j'ai fait des études de cinéma, je regarde toujours beaucoup de films, mais il est vrai qu'il y a une différence fondamentale entre la bande dessinée et le cinéma qui rend parfois la comparaison difficile, par exemple beaucoup d'émotions sont véhiculées par le son, alors qu'en bande dessinée, on est privé





de la musique, de la parole et de la tonalité de la voix. En BD, on a une autre notion du temps, c'est le lecteur qui impose son rythme de lecture, tandis qu'au cinéma, on entraîne le spectateur dans un rythme imposé ; en BD, c'est impossible. Même si l'on a toujours évidemment l'envie du contrôle du rythme. Le rythme est très important pour nous, mais on ne cherche pas à être réaliste, on cherche plutôt à aller au-delà du narratif pur, on essaie de faire plus que raconter une histoire.

64 page : *Vous cherchez toujours à adapter un roman ?*

A.-C. : Non, pas toujours. La BD *Serena* est évidemment adaptée d'un roman de Ron Rash, un contemporain américain. Auparavant, nous avons fait *La Lionne* qui est un portrait de Karen Blixen et qui n'est pas du tout une adaptation. J'ai écrit un portrait de cette femme à travers sa biographie et l'ensemble de ses écrits, ce qu'elle représentait pour moi. C'est une création, que l'on prend souvent pour une adaptation, mais ce n'est pas le cas.

64 page : *Vous faites des portraits de personnages forts, pas forcément sympathiques, toujours ambivalents : c'est plus un personnage qu'une histoire qui vous attire ?*

A.-C. : Un peu les deux, nous sommes très attirés tous les deux par les destins exceptionnels. On aime suivre un personnage de près qui nous entraîne dans une histoire plus grande, dans son époque, son contexte. On le suit de très près et on entre dans sa psychologie, on va de l'intimité profonde du personnage jusqu'à l'extérieur du décor et de l'histoire. Par exemple, dans *Serena*, nous avons considéré Serena comme un fil conducteur, dans une histoire qui va bien au-delà d'elle. Serena traverse l'histoire américaine, la Grande Dépression, mais aussi des thèmes plus universels qui dépassent l'Amérique. C'est à travers ce personnage fictif que l'on est emporté dans une narration réaliste.

64 page : *Quel est, selon vous, le secret d'une bonne adaptation ?*

A.-C. : C'est de s'approprier l'histoire en assumant son regard personnel. Chacun va avoir une manière différente de s'approprier un texte, un point de vue particulier, c'est ce qui est intéressant. Si l'histoire vous a touchée, il y a des raisons profondes qui vont donner son sens à l'adaptation. Il ne faut surtout pas chercher à éviter cela, parce qu'une traduction directe est impossible : le roman, la prose et la BD, ce n'est pas du tout le même langage. Adapter, c'est un

mot qui a beaucoup de sens, c'est un texte en prose traduit en images, et si on le faisait de manière littérale ce serait mortel, ça ne voudrait plus rien dire, ce serait du Google Traduction en BD. Et nous on fait pas du Google Traduction !

T. : Pour revenir aux personnages, ils doivent nous toucher, par leur personnalité, ou bien leur vie, ou leur manière d'approcher le monde. Avec des personnages transparents, des clichés, des stéréotypes, des « héros », je n'arrive pas à m'accrocher à une histoire. Un portrait n'a pas besoin d'être réaliste ou objectif, il doit être sensible et utiliser toutes les cordes du personnage pour nous toucher. Chez *Perceval*, nous avons aimé son cheminement intemporel vers une connaissance de soi. Ce qui était plus daté, comme le rapport à la religion, nous l'avons mis de côté au profit d'une psychologie plus actuelle. Le *Perceval* écrit il y a mille ans, raconté par nous aujourd'hui, c'est ce qui nous a intéressés. Nous y avons mis notre personnalité, comme des troubadours.

64 page : *Vous changez souvent d'univers mais avez un rapport constant à la nature, à l'animal et à la magie : c'est un aspect que vous recherchez dans chaque BD ?*

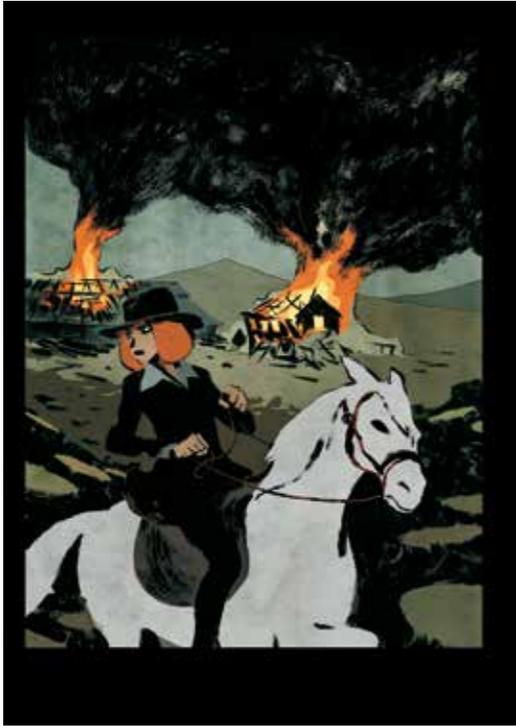
A.-C. : On ne le recherche pas mais ça vient naturellement, en tout cas pour moi, dans l'écriture. L'histoire s'ancre toujours dans le monde réel, celui dans lequel on vit ou que l'on peut comprendre, et puis on bascule dans un monde de l'imaginaire, un monde poétique, littéraire, qui ouvre même parfois des portes au surnaturel. Grâce à la bande dessinée, on a la possibilité de rencontrer des personnages qui n'existent plus, de leur parler, de faire apparaître des créatures... Tout est possible, on se laisse inspirer, on rêve... La nature est très importante pour nous, nous la considérons comme un personnage à part entière, qui apporte des émotions, de l'atmosphère... Les intempéries, la pluie, la neige, le vent, c'est quelque chose que nous utilisons beaucoup pour exprimer un personnage.

64 page : *Terkel, vous avez plusieurs techniques de peinture. Comment choisir sa technique en fonction du projet ?*

T. : Les trois premières BD sont faites en noir et blanc. Lorsque nous avons commencé *La Lionne*, nous nous sommes dit qu'il ne fallait pas se priver de la couleur. L'histoire se déroule

sur 80 ans, sur des continents différents, entre le Danemark austère de la fin du XIX^e siècle et l'Afrique du XX^e siècle. On avait envie de jouer sur ces différences de lieux et d'atmosphères avec la couleur. Nous avons voulu le faire à l'aquarelle pour la sensibilité de cette technique. Autrefois, j'ai fait de la couleur numérique pour des séries de dessins animés, mais c'est tout de même très laborieux. J'aime beaucoup avoir le pinceau dans la main, j'aime un peu moins avoir un stylet, du plastique qui touche du plastique. C'est une question de goût, de sensibilité. Sur *Perceval*, la question se posait : aquarelle ou couleur numérique (ce qui est finalement le cas). Et comme nous avons besoin et envie de couleurs plutôt oniriques, et même un peu « bizarres », on s'est décidés pour le numérique. L'ambiance n'était pas au naturalisme comme dans *La Lionne* avec ses teintes sable et terres naturelles. Pour *Serena*, on est dans quelque chose d'un peu plus sale, plus réaliste si on veut. Par ailleurs, *Serena* étant un très long roman graphique, il y avait aussi une question de temps. L'aquarelle, c'est plus long à réaliser, on ne peut pas se tromper. Le livre sur lequel nous travaillons actuellement sera en couleurs directes, acrylique et aquarelle, parce qu'il s'agit d'un livre sur l'art. Le choix de la technique dépend toujours du projet.





64_page: Vous pouvez nous parler de ce nouveau projet ?

A.-C.: C'est un projet que l'on fait avec Casterman, cette fois-ci. Ce projet s'appelle *Enferme-moi si tu peux*, il raconte des parcours de vies de personnes qui ont existé et qui ont à voir avec l'art brut. Ces gens ont eu des vies très difficiles – pauvres, enfermés, aliénés, handicapés et, à un moment donné de leur vie, ils ont eu un déclic. Ils basculent dans une grâce qui leur permet de survivre par l'art, se renouveler, devenir quelqu'un d'autre, échapper à leur condition. C'est un beau projet sur lequel nous travaillons depuis très longtemps. Il doit sortir en avril 2019. Parallèlement, nous travaillons chacun sur des livres jeunesse, ce qui est aussi un immense plaisir.

T.: Nous avons souvent en tête le projet qui suivra celui qui est en cours. Nous essayons d'avoir un temps d'avance car un projet de BD est toujours assez long à mettre en place.

64_page: Anne-Caroline, des astuces de scénariste ? Les écueils à éviter ?

A.-C.: Il ne faut jamais oublier que la BD, c'est du dessin ET du texte. Cela peut sembler idiot, mais c'est la base. Or, on voit souvent des tentatives qui sont motivées par un élan de dessin. Un dessinateur a souvent envie de faire de la BD. Mais cela ne suffit pas. La BD, c'est une écriture très particulière, qui mêle les mots et l'image et qui utilise leurs interactions ou leurs manques. Sinon, il faut faire de l'illustration ou du roman. Cette écriture très spéciale, qui marie les mots et l'image, ouvre toutes sortes de portes pour des narrations inventives et inédites qui ne sont possibles qu'en BD, il faut absolument les découvrir. L'image doit pouvoir remplacer les mots, là où ceux-ci sont plus faibles, les mots doivent pouvoir renforcer l'image ou la contraster, c'est un dialogue entre les deux. Je conseillerais aussi de s'éloigner de la BD pour les sources d'inspiration, tout est bon pour nourrir ses idées et ses envies.



Site internet: <https://annecarolinepandolfo.com>

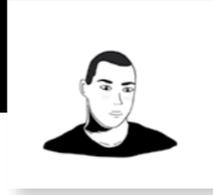
Bibliographie:

- Mine, une vie de chat* — éditions Sarbacane, 2012
- L'Astragale* — éditions Sarbacane, 2013
- Le Roi des scarabées* — éditions Sarbacane, 2014
- La Lionne* — éditions Sarbacane, 2015
- Perceval* — éditions Le Lombard, 2016
- Serena* — éditions Sarbacane, 2018
- Enferme-moi si tu peux* — éditions Casterman, 2019



Yohan Colombié-Vivès : Une vie de chien (extrait)

<http://yohan.ultra-book.com/>



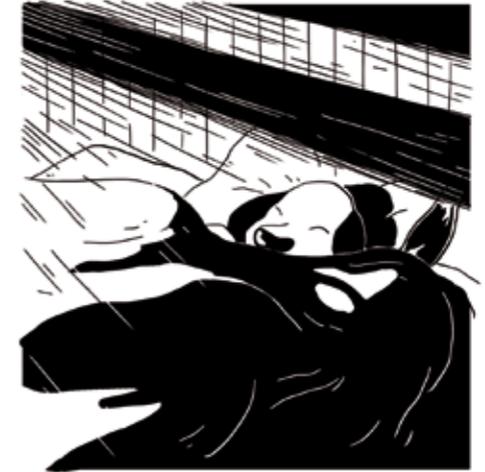
Une vie de chien

Yohan Colombié-Vivès



La vie pourrait paraître simple
quand on la prend du bon côté...
Mais quand la malchance s'en mêle,
il est bien difficile de garder sa tête
hors de l'eau.

Et pourtant vivre n'est-ce pas parfois
une question de survie ?





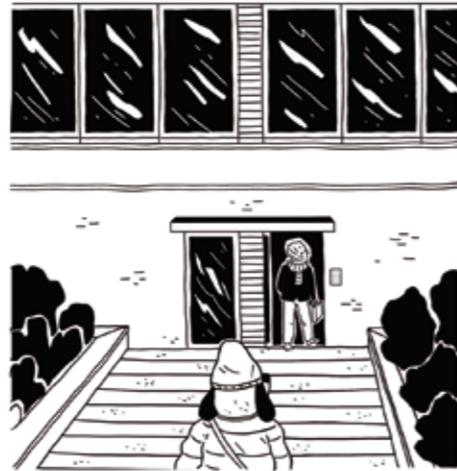




J'ai 25 ans et ma vie est tranquille



En train d'essayer d'escalader cette grande colline de l'espoir pour une destination...



De la plume au pinceau :

Altarriba – Kim – Keko

C'est à l'université d'Alicante que, fin septembre, j'ai rencontré Antonio Altarriba. Il ouvrait le Congrès international des études de la Bande Dessinée UNICOMIXX 2018. C'était notre deuxième rencontre, car la première, la vraie, s'est faite lors de ma lecture de *Moi, assassin* (A. Altarriba, Keko) à la suite de laquelle je me suis précipitée dans celle du diptyque *L'art de voler* et *L'aile brisée* (A. Altarriba, Kim). (Lire « Antonio Altarriba, L'art de la plume » dans 64_page 13.)

Une triple découverte

La conférence d'ouverture d'Antonio Altarriba portait sur l'art du scénario et tentait de répondre à la difficile question de sa définition. Ce fut une triple découverte pour moi : celle d'un fin orateur qui m'a suspendue à ses lèvres pendant plus d'une heure mais aussi celle de l'être humain, souriant, ouvert, accueillant, faisant preuve de cette modestie si naturelle chez les grands artistes. Et tertio, la confrontation étrange de la lectrice de *Moi, assassin* avec l'alter ego du protagoniste ! Mon cerveau confrontait réalité et fiction, ne cessait d'aller de l'un vers l'autre afin d'ajuster au mieux la vision et l'idée de la personne qu'il voyait, NON, il ne s'agit pas d'Enrique Ramirez Rodriguez, protagoniste de *Moi, assassin*, professeur d'histoire de l'art de l'université du Pays basque, mais bien



© A. Altarriba et Keko, *El perdón y la furia*, Museo del Prado

d'Antonio Altarriba. Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, n'empêche. Mais non ce n'est pas l'assassin ! « Ouf ! », dit le cerveau. Du coup, je n'hésite plus et vais à sa rencontre, à la fin de son exposé, pour mettre entre ses mains le numéro 13 de 64_page avec la belle couverture de Cécile Bertrand.

Mais qu'est-ce donc qu'un scénario ?

Il paraît que quelqu'un qui lui aurait demandé ce qu'il faisait dans la vie et à qui il aurait répondu « scénariste de BD » se serait exclamé : « Ah ah c'est donc vous qui écrivez les textes dans les bulles ! » Cela a fait bien rire toute la salle avant que l'auteur ne remette les pendules à l'heure : « Oui, mais pas seulement dans les phylactères ! » (re-rires).

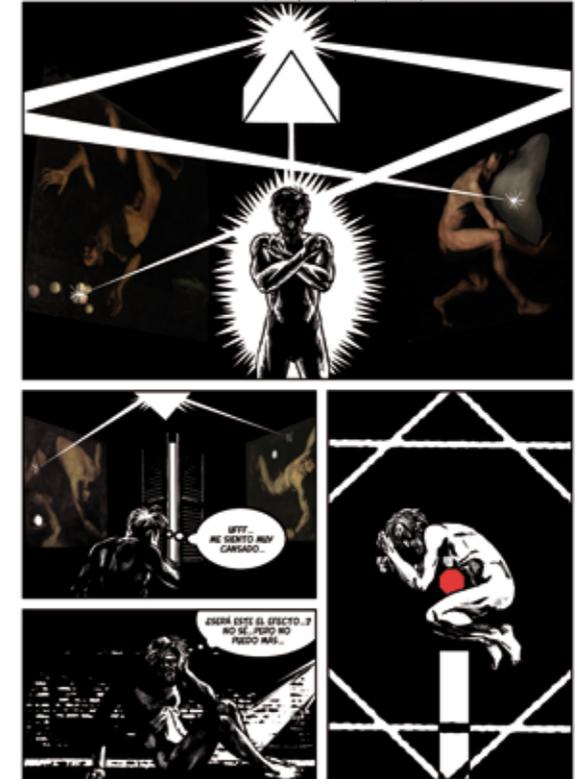
Pour faire une BD, il ne suffit donc pas de dessiner, encore faut-il avoir une stratégie communicative, du matériel narratif, un scénario. Le scénario pour le cinéma, avec des séquences, est mieux connu du grand public et on peut aussi le retrouver pour la BD. En réalité, le scénario peut se présenter sous des formes tellement diverses, nous apprend l'auteur de *L'aile brisée*, qu'il est difficile de rédiger une liste complète. Certains se présentent sous la forme de simples conversations. Moebius lui aurait raconté que quand il travaillait avec Jodorowsky, celui-ci mimait toutes les séquences, il faisait son théâtre dans un coin de la pièce pendant que lui prenait des notes. On en trouve aussi sous la forme de récits littéraires ou de cahiers avec de nombreuses illustrations et/ou informations d'origines diverses, ou même de vignettes contenant des images statiques. La liste est longue. Il n'y a pas de recettes pour créer un scénario tellement les possibilités sont légion.

Une seule chose est sûre : entre le scénariste et le dessinateur, il doit y avoir une connexion intense afin que l'idée soit portée dans un même élan et fasse œuvre.

La rencontre avec Kim

À la mort de son père, Altarriba décide d'écrire un roman graphique sur son histoire. Beaucoup de gens autour de lui suggèrent de rédiger plutôt un « vrai » roman (plus noble que la BD ! De toute évidence, les préjugés contre le neuvième art persistent !), mais il insiste : ce sont des vignettes qu'il a dans la tête. Sa connaissance des comics espagnols va l'aider à trouver le dessinateur dont les caractéristiques et les capacités s'accordent le mieux à son projet. Pour l'histoire de son père, il veut du noir et blanc. Il jette son dévolu sur Kim, Joaquim Aubert Puigarnau, dont il connaît bien le travail. Il lui téléphone et lui explique son idée de

© A. Altarriba et Keko, *El perdón y la furia*, Museo del Prado



scénario. Kim est de prime abord très surpris par cet appel, il ne connaît pas Altarriba, le roman graphique n'est pas son domaine, il travaille dans la presse satirique, il publie dans plusieurs revues et il est l'auteur d'une série d'albums satiriques qui a beaucoup de succès en Espagne, « Martínez el facha » (« Martínez le facho »), une satire du facho moyen qui est publiée dans l'hebdomadaire *El Jueves* depuis 1977. De plus, il pense que cette histoire n'intéressera personne, mais ce scénario le séduit et il accepte de se mettre au travail : dessiner *L'art de voler* lui prendra tout son temps libre pendant plus de trois ans. Au fur et à mesure qu'il dessine, cette histoire se fait sienne. Ils ont des vécus qui se ressemblent très fortement et un passé familial sous Franco qui est très proche, le père de Kim a « fréquenté » les geôles de Franco. Vient ensuite la publication, les prix et la consécration quasi immédiate de l'œuvre. La critique est unanime, il y aura un avant et un après *L'art de voler* dans l'histoire de la BD espagnole. L'universalité de l'œuvre se révèle grâce à ces quatre mains, qui de la



plume, qui du pinceau, ensemble, auront trouvé le tempo et les nuances nécessaires pour que la BD fonctionne. La rencontre des lecteurs qui, à leur tour, se retrouvent dans l'histoire, soit en Espagne, soit en France, viendront confirmer cette universalité et ne cesseront de surprendre le dessinateur qui n'en revient pas de l'impact de leur travail sur la réception, de multiples témoignages viendront lui montrer que leur histoire de « vaincus » émeut et convainc.

De l'art de voler à L'aile brisée

Entre-temps, Altarriba s'est mis à travailler sur un projet très différent avec Keko. Mais il revient vers Kim, cette fois, il veut raconter l'histoire de sa mère. Kim pense d'abord à une blague. Qui peut s'intéresser à l'histoire d'une femme transparente telle que cette mère qui est esquissée dans *L'art de voler*? Antonio finit par le convaincre en lui racontant l'histoire du bras handicapé de sa maman. Cette transparence est parlante, justement. L'enthousiasme de Kim est immédiat, ils obtiennent une avance sur les droits de leur éditeur français et se lancent ensemble dans cette nouvelle aventure qui leur prendra un an et demi. Cette fois, le scénario ne lui est pas révélé depuis le départ, Kim reçoit 25 pages, les dessine, et ainsi de suite, il ne sait quel tournant prendra l'histoire, c'est la surprise. Il découvre la BD qui naît devant ses yeux. Il se documente bien évidemment pour mettre en images les atmosphères et les paysages, toujours en noir et blanc avec un nuancier de gris, au plus près de la réalité historique. Kim dira « je suis dans sa famille », une jolie manière de dire que leurs expériences familiales respectives continuent de se ressembler et de les rassembler. Il s'y retrouve comme chez lui. Mais ce n'est qu'à la fin qu'il pourra lire (et découvrir) toute l'histoire en continu. Ses dessins sont très classiques, un peu comme dans les premiers films en noir et blanc. Pour Kim, ces deux albums marquent une nouvelle étape et surtout une expérience très différente de la caricature humoristique qu'il pratiquait jusque-là. Il faut croire que l'expérience l'aura marqué profondément car il vient de sortir un magnifique album (non encore traduit en français) qui, partant de son histoire personnelle, s'attaque à une période historique aussi, l'immigration économique qui a eu lieu dans les années soixante en



Allemagne. *Nieve en los bolsillos* (*De la neige dans les poches*) est une BD où on découvre le jeune Kim, valise à la main, voyageant à travers le dur monde des travailleurs émigrés, chaque rencontre fait évoluer sa propre vision du monde et la nôtre, et n'est pas sans rappeler l'actualité.

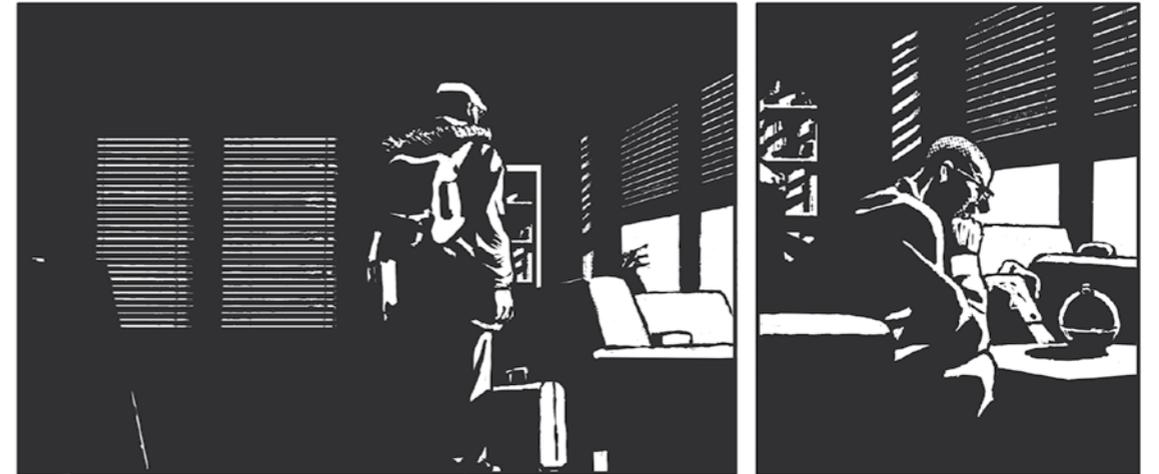
Un triptyque inquiétant et noir

Entre les deux albums avec Kim, Altarriba change de registre et se tourne vers le roman noir, il a déjà son idée en tête, les vignettes défilent et se précisent, toujours en noir et blanc. Il sait désormais que le dessinateur qu'il lui faut c'est José Antonio Godoy Cazorla, dit Keko, dont il connaît aussi très bien le travail. À titre d'information, il a commis de nombreux autres albums en collaboration avec différents scénaristes mais aussi seul, nous pouvons citer

Un protagoniste au bord de la réalité

En ce qui concerne les personnages du thriller, Keko les dessine et les présente au fur et à mesure à Altarriba. Seul le protagoniste traîne, parce que Keko ne parvient pas à le dessiner, ou plutôt si, il y parvient, mais le résultat se révèle plutôt surprenant ! Quand il se décide enfin à le présenter au scénariste, celui-ci n'en croit pas ses yeux : le personnage central Enrique, si ce n'est pas lui, il lui ressemble énormément. Antonio est conquis par son alter ego car cette ressemblance met l'accent sur le jeu entre fiction et réalité dont Enrique Rodriguez Ramirez se sert dans ses conférences et lors des assassinats-performances, puisque chaque assassinat a son propre référent et est conçu comme une vraie œuvre graphique. Sous le pinceau de Keko, on reconnaît la ligne claire de l'école franco-belge, mais aussi des touches expressionnistes ainsi que l'influence très marquée de l'art espagnol. *Moi, Assassin* a donné lieu également à un spin-off *El perdón y la furia* (*Le pardon et la furie*, non traduit) où le pinceau de Keko est guidé par le Titien et l'Ixion de José de Ribera, peintre des ténèbres du baroque espagnol (xvii^e siècle).

Moi, assassin n'est que le premier tome d'un triptyque dont le deuxième, *Moi, fou*, vient de paraître chez Denoël Graphic, le tandem Keko-Altarriba a de longues heures encore devant lui et c'est tant mieux pour nous !



©A.Altarriba et Keko, *Moi assassin*, Denoël Graphic, Norma Editorial



©A.Altarriba et Keko, *Moi, assassin*, Denoël Graphic, Norma Editorial

La isla de los perros (*L'île aux chiens*), 4 botas (4 bottes), *La casa del muerto* (*La maison du mort*), *La protectora* (*La protectrice*, Actes Sud L'an II), *Ojos que no ven* (*Plein les yeux*, Actes sud L'an II). Keko a une manière de traiter le noir et de créer des atmosphères sombres avec des blancs et des noirs très contrastés avec lesquels il élabore un monde d'ombres où pointe le rouge. C'est dans ce monde peuplé de clair-obscur qu'il part à la recherche d'un certain réalisme sans jamais laisser de côté la caricature. Il aime détourner les images et, par exemple, dans *Moi, assassin*, il dessine, entre autres, à partir de photos, puis il emploie les mêmes photos dans le résultat final et suivant une sorte de technique de collage il va poser la couleur par-dessus.



©A.Altarriba et Keko, *Moi, assassin*, Denoël Graphic, Norma Editorial

Quentin Heroguer : Un super héros dans ma ville

Prix jeune talent 2018 Quai des Bulles, Saint-Malo

<http://quentinheroguer.com>



MICHEL N'A PAS DE SUPER POUVOIR, NE VIENT PAS D'UNE AUTRE PLANÈTE ET N'A PAS DE FORCE SURHUMAINE.

ET FOURTANT, AUJOURD'HUI ENCORE, IL VA COMBATTRE LE MAL QUI RÉGNE À MALO CITY.

HAAAAAAA

CET EFFROYABLE CRI NE PRÉSAGE RIEN DE BON.

LE MOMENT EST VENU DE PROUVER QUE LA VILLE A BESOIN DE SUPER MICHEL!

IL EST PLUS QU'ÉDÉTERMINÉ À SAUVER CETTE FEMME EN DÉTRESSE.

JE DOIS ACCOMPLIR MA MISSION!!

MICHEL VIENT DE SE RAPPELER QU'IL N'A PAS DE SUPER CAPE POUR VOLER.

MAIS À L'AIDE DE SES SUPERS BASKETS, IL PEUT COURIR SUPER VITE.

PAS LE TEMPS DE TRAINER, LE CRIME N'ATTEND PAS.

MICHEL RÉQUISITIONNE UNE SUPER CLIO POUR ALLER SUPER VITE.

JE ME DÉMANDE SI LE PROPRIÉTAIRE DE LA VOITURE EST FÂCHÉ?

LA VILLE REGORGE DE MALFAITEURS.

PLUS RIEN NE PEUT L'ARRÊTER.

KRA

MICHEL VIENT DE SE RAPPELER QU'IL N'A PAS LE PERMIS.

IL SAIT QUE CHAQUE SECONDE COMPTE ET QUE L'ISSUE PEUT ÊTRE FATALE.

C'EST LE RISQUE POUR TOUS LES SUPER HÉROS.

J'ARRIVE BEAUTÉ!

RAPPELLE-TOI LES TECHNIQUES DE COMBAT QUE TU AS APPRIS DANS LES COMICS.

L'INSTANT ÉPIQUE ARRIVE, MICHEL EST SUPER CONCENTRÉ.

MICHEL SE SENT SUPER CON.

PEU IMPORTE LA TAILLE DE L'ENNEMI, JE DOIS SECOURIR CETTE DAME FACE À L'HORREUR.

MAIS QUI ÊTES-VOUS?

JE SUIS

SUPER MICHEL LE HÉROS DE VOTRE VILLE!

MICHEL COMPRIT EN CE JOUR, QU'IL AVAIT ACCOMPLI QUELQUE-CHOSE DE GRAND. C'ÉTAIT SON PREMIER ACTE HÉROÏQUE À MALO CITY, L'ACTE DE NON-RETOUR QUI LE CHANGÉA À JAMAIS!

Néron à quatre mains



© Marc Sleen et Dirk Stallart - Standaard

Faire survivre un héros à son créateur est devenu une pratique courante des éditeurs. Mais comment se fait cette transition ? Le plus souvent, elle se négocie entre les ayants droit et l'éditeur, il s'agit de définir les droits de l'un et des autres, choisir le nouvel auteur et quelle sera sa marge de liberté.

Marc Sleen a cédé son héros, Néron, à Dirk Stallaert. Retour sur ce changement de main. Néron est un des personnages vedettes de la BD néerlandophone, créé et dessiné pendant quarante-six ans par Marc Sleen (dessin 1). En Flandre, l'enjeu est de taille pour l'éditeur Standaard, tant Néron que Sleen font partie de la geste populaire. Dirk Stallaert, en 1992, reprend Néron d'abord en duo, puis seul en janvier 2003. Sa contribution a été une brise vivifiante.

Forces groupées – Dirk Stallaert se retrouve ainsi catapulté dans le rythme du strip quotidien. Imaginez ! Il s'agit de produire deux bandes par jour, et cela, six fois par semaine ! En un an, les quatre premières aventures de Néron du duo Sleen/Stallaert (120 pages) sortent aussi en albums.

Les premiers pas – A priori, Stallaert n'est pas considéré comme le meilleur choix, mais la série y gagne rapidement : décors plus élaborés (2), perspectives particulièrement dynamiques (3), changements d'angles (4), jeux de clair-obscur dignes de Gustave Doré (2).

The lion sleeps tonight – En amoureux et grand dessinateur des animaux, Sleen lance son successeur... dans la fosse aux lions, en lui proposant un test (5) : dessiner sans difficulté toute une histoire de bêtes. Sleen lui envoie le roi des animaux. Stallaert va-t-il pouvoir se défendre avec son crayon ? Stallaert réplique intelligemment (6), amadouant le fauve menaçant, ce qui lui permet de le dessiner sans crainte d'être dévoré. Dirk en fait un compagnon câlin et touchant qui emporte l'immédiate sympathie du lecteur.

Suite page 38

Le sens du non-sens

Le surréalisme à la bruxelloise

J'avais 4 ans, mes premiers albums BD, publiés par les éditions Samedi-Jeunesse, offerts chaque mois aux enfants de ses membres par un grand syndicat ouvrier où militait mon père. Et je me souviens parfaitement d'albums imprimés monochromes et pas spécialement en noir, sur du papier journal et sous couverture cartonnée souple mais en quadrichromie. La majorité des albums étaient des reprises de séries américaines mais il y avait quelques auteurs belges, dont Marc Sleen et ses *Aventures de Néron et Compagnie*.

Néron a été un coup cœur et ce bien avant Tintin, dont le côté trop sage, trop propre, trop moralisateur ne me séduisait pas, même si la ligne claire m'épatait. Sans faire de comparaisons avec l'édifiant héros d'Hergé, pour un gamin wallon, Néron est déjà un dépaysement sociologique. L'histoire se passe dans un décor connu mais les personnages se comportent tellement différemment, ont d'autres références culturelles, un autre regard sur le quotidien. Néron débute comme personnage secondaire dans les aventures du détective Van Zwan, il est pensionnaire d'un asile d'aliénés, se nomme en réalité Schoonpaard (Beaucheval) et se prend pour l'empereur Néron. Il est marié à Béa, qui aime les commérages et les chapeaux, ils ont un fils, Adhémar, resté bébé et pourtant c'est un génie. Et les amis Monsieur et Madame Pheip, laquelle fume la pipe, et leurs trois enfants, Clo-clo et, tous les deux adoptés, Petatje (Boulette) et Petoetje (Bambou), originaire de Papouasie, ce dernier est noir. On le voit, les

proches de Néron ne sont pas tout à fait pareils à ceux de Tintin et, surtout, ils ne sont pas normés BD. Les couples existent, ont des enfants pas tous blancs, le savant génial n'est ni vieux ni sourd, c'est un bébé, et s'il y a bien un marin, Tuizentfloat, il est, lui aussi, totalement fou ! Enfin, Jan Spier (Jean Muscle), le colosse au cœur tendre, tient la baraque à frites sur la place voisine. On le voit, Néron est Bruxellois et s'il voyage beaucoup, il revient toujours dans sa ville. C'est un Flamand typique du milieu du xx^e siècle, un peu fantasque, parfois grande gueule, souvent déjanté et toujours idéaliste. Néron s'engage pour la paix¹ et se confronte à l'actualité nationale et mondiale. Excellent caricaturiste, Sleen utilise les hommes politiques et des vedettes médiatiques, belges ou internationaux, comme guest stars de ses albums, un moyen de plonger le lecteur dans l'actualité immédiate.

Publié dans la presse au rythme de deux strips quotidiens, Néron oblige Marc Sleen à un dessin rapide, une ligne claire souple sans effets graphiques, pas de contre-plongées, mais des personnages en pied ou en plan américain. L'efficacité est privilégiée, d'autant qu'il ne se contente pas de Néron, il a fait vivre d'autres séries et est, aussi, un dessinateur de presse redoutable.

¹ 64_page #8 ou sur <http://www.64page.com/wp-content/uploads/2016/06/64page08-1.pdf>



La belle et la bête – Néron, beaucoup d’hommes aimeraient s’identifier à lui. Ce héros pantouflard, allongé paresseusement dans son canapé, lit son journal, une bonne pinte de bière à portée de la main... Tout cela au sein d’un monde idéal peuplé d’une multitude de femmes ravissantes. Dirk Stallaert sait comment représenter les jolies filles simples, fragiles et aguichantes. Il est évident que Sleen a immédiatement utilisé cet atout: le facétieux Stallaert réserve à ses lecteurs plutôt conservateurs de mignonnes surprises (7)!

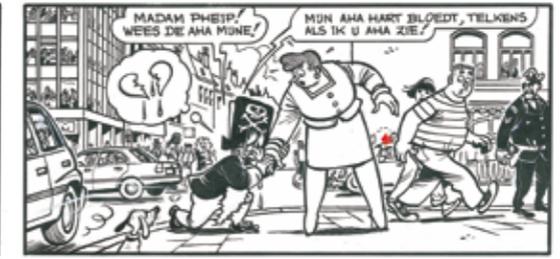
Décor-actif – Sleen dessinait de façon assez rudimentaire quelques bâtiments pour représenter, par exemple, l’aéroport et la ville de Nairobi (8). Mais il est nettement plus exigeant lorsqu’il demande à Stallaert de lui dessiner un décor. On l’imagine lui dire: « Allons Dirk, un peu plus de détails! » Ces images de Londres sont un véritable régal visuel (9)! Et cette fusée posée soigneusement sur Trafalgar Square! Comme il s’agit d’une grande ville... « Ne lésine pas sur les pigeons, Dirk! » (10)

Décor-attractif! – Stallaert s’amuse, c’est évident! Ses pages éclatent de bonheur! Remarquer les éléments faisant référence à la pipe insérés dans le style Art nouveau (11) de la maison de la famille Pheip (12) située avenue Louise! De prime abord, le rire tonitruant de Tuizentflood accroche notre regard, mais concentrons-nous sur Godefroid de Bouillon (13) au centre de la place Royale, qui tente de faire avancer son noble destrier.

Faim – La plupart des dessinateurs nous avouons qu’il n’y a rien de plus difficile que de représenter un personnage en train de manger. Pour Stallaert, il semble que c’est chose toute simple et naturelle! Admirez notre Néron, une délicieuse frite à la bouche (17) au début de Wonderboy.

Clins d’œil percutants – Lors d’une vente aux enchères chez Christie’s, remarquons le Modigliani (18) qui est, bien que les quatre bandes à gauche soient signées par Stallaert, de la main de Sleen. Autre invitée de marque: son altesse la reine Elizabeth II, dont on connaît à présent ses affaires d’État (19). Dans le strip 29, Stallaert dissimule l’un des plus célèbres personnages (20) de la bande dessinée mondiale.

Une bonne gaufre! – « Tradition oblige », presque chaque aventure de Néron se termine par le fameux plateau de gaufres (20). La petite fête regroupe tous les personnages et donne à Stallaert l’occasion d’ouvrir sa malle aux trésors. Effectivement, dans ces demi-pages, Stallaert excelle dans l’art de la gestion de l’espace. Remplissant littéralement ces grandes cases de mille détails amusants! Cerise sur le gâteau, la mention de la main de Sleen sur le pot de fleur: « Bloemen Stal Art » (21)! Le choix de Marc Sleen, de collaborer avec Dirk Stallaert, fut très heureux. Ensemble ils ont réalisé de véritables pépites! C’est cette mine d’or qui est à présent immortalisée dans une expo: « Néron: Les Années Stallaert », Musée Marc Sleen, rue des Sables 33-35, 1000 Bruxelles.



Tontys : Elonejo



JE M'APPELE ELONEJO

JE PRÉPARE MON VOYAGE POUR ALLER EN EUROPE. BIEN SÛR QUE, C'EST PAR AVION.

AVE! C'EST TRÈS DIFFICILE DE CONSTITUER LES DOSSIERS POUR QUITTER LE PAYS LÉGALEMENT

POUR ÉTABLIR MON PASSEPORT, IL A FALLU D'UNE INTERVENTION DIPLOMATIQUE.

POLICE DE L'ÉMIGRATION ET DE L'IMMIGRATION
POLICE DES FRONTIÈRES
POLICE

À L'AMBASSADE, J'AI PRESQUE STRESSÉ POUR INTRODUIRE MA DEMANDE DE VISA.

...DOSSIER INCOMPLET, IL MANQUE SO' REPORT LUNDI.

...LE STRESS POUR MANGER ...

HEÛ!

EAU OÏRE

TE VOUS DEULEMENT ME SURE AVANT DE TE LAISSER

L'ÉNERGIE HERCULEENNE VENAIT DES PORTEURS ET PARTENAIRES DU PROJET DU CÔTÉ DE LA BELGIQUE. ...J'AI EU MON VISA.

LE JOUR DE MON DÉPART DE L'AÉROPORT DE DOUALA, JE N'AI MÊME PAS FLIPPÉ.

... ASSIS AUPRÈS DU HUBLOT, J'ADMIRAIS ALLÈGÈREMENT LE PAYSAGE.

EN PLUS, IL Y A SCHENGEN...

LE VOYAGE ÉTAIT AGRÉABLEMENT LONG.

DERUIS L'AÉROPORT DE DOUALA J'AVAIS L'ITINÉRAIRE POUR ARRIVER AU WOLF ...

À LA SORTIE DU TRAIN, AU NIVEAU DE LA GARE CENTRALE...

JE REGARDE LA CARTE, C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE VIENS EN BELGIQUE. LIRE LA CARTE POUR RETROUVER SON CHEMIN N'EST PAS DANS MES HABITUDES. J'AI UTILISÉ MA MÉTHODE IDÉALE LES RENSEIGNEMENTS.

AVEC LES MULTIPLES FAUSSES INDICATIONS DES USAGERS QUI DECOUVRENT LA VILLE COMME MOI...

...J'AI MARCHÉ. FRANCHEMENT! EN LISANT LES PLAQUES, JE SAVAIS LE NOM DU LIEU OÙ JE ME TROUVAIS. DANS CE FROID, AU MILIEU DES USAGERS QUI NE COMPRENNENT PAS MA LANGUE...



Bobo, la fin de la liberté ?

Quand Yvan Delporte lance les mini-récits dans *Spirou*, en 1959, c'est d'abord pour créer une animation des pages de l'hebdo et offrir à ses auteurs vedettes l'occasion de proposer des univers différents de celui de leur héros habituel ou de tester des nouveaux personnages et univers. Le premier mini-récit l'illustre totalement : après une apparition dans Johan et Pirlouit, « Les Schtroumpfs noirs » sera le début de la consécration des personnages de Peyo. À partir de juillet 1959 jusqu'en janvier 1960, onze mini-albums paraîtront sous des signatures connues : Franquin, Paape, Roba, Jidehem ou Forton...



À partir du 14 janvier 1960, apparaissent les mini-récits dits « classiques ». Plus courts, ils font 36 pages, dont 32 de BD, et deviennent le banc d'essai pour des jeunes auteurs. Bobo apparaît dans *Spirou* n° 1204 du 5 mai 1961, l'année où les soviétiques enferment Berlin et ses habitants derrière un mur. Hasard ? Difficile de ne pas y voir la « main invisible du libéralisme ». « Bobo s'évade », ce 61^e mini-album, est le fruit de la collaboration de deux dessinateurs de la rédaction, Paul Deliège et Maurice Rosy. Le petit évadé en puissance devient rapidement la vedette de la catégorie mini-récit lors des sondages annuels des lecteurs de *Spirou*. 79 mini-récits et un hors-série seront réalisés par le duo auquel s'ajoutera, un moment, Kormblum. Un mini-récit, c'est d'abord une histoire simple, un dessin clair, voire simplifié, et des dialogues percutants. Rosy est un scénariste réputé, il est

l'inventeur de l'énigmatique Monsieur Choc, le meilleur ennemi à la base du succès de la série Tif et Tondu dessinée par Will.

Rosy imagine un héros laid et immoral qui évolue dans un univers fermé, la prison d'Inzepoket, et le petit monde qui y vit au quotidien. Bien sûr, Bobo porte le célèbre uniforme jaune à rayures horizontales noires et n'a qu'un objectif : retrouver sa liberté.

On n'imagine pas le verbiage de Blake et Mortimer en mini-récit.



Le bonheur se cache souvent là où on ne l'attendait pas.

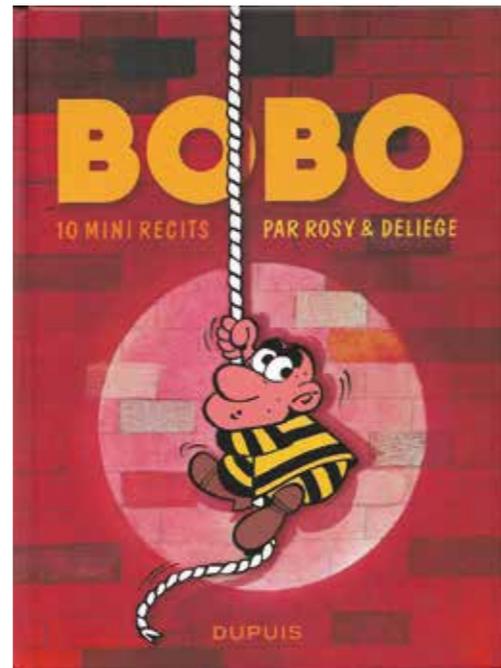
Il n'y a dans ce lieu ni bons ni méchants. Joe-la-Candeur, Alfred l'amateur de Saint-Honoré, un pâtissier spécialisé en Saint-Honoré, quelques gardiens dont Dupavé ou un autre aux mains et pieds inversés, et des bagnards qui vaquent à l'activité favorite de la chiourme, ils creusent des trous... Le directeur de cette entreprise publique, Alfred, fournit le matériel nécessaire à cette activité rééducative : des pioches et des pelles, mais personne ne s'évade vraiment. Sauf Bobo, par erreur ou par distraction, mais l'égaré y revient toujours comme un boomerang humain.

Hors les murs, Julot-les-pinceaux a, lui, la liberté d'action et de pensée. Il symbolise à lui seul la liberté d'entreprendre, le secteur privé, le libéralisme triomphant et son cortège perpétuel de crises, de réalisations inutiles et d'échecs absurdes. Nous sommes au début des années 1960 en plein essor des Trente Glorieuses, l'économie tourne à plein régime, le chômage est proche de zéro, le bonheur est

dans la consommation et le travail en ouvre les portes toutes grandes à l'ouvrier devenu chaland. Celui-ci ne rêve que de posséder des biens manufacturés par des multinationales qui sont censées lui apporter une vie heureuse.

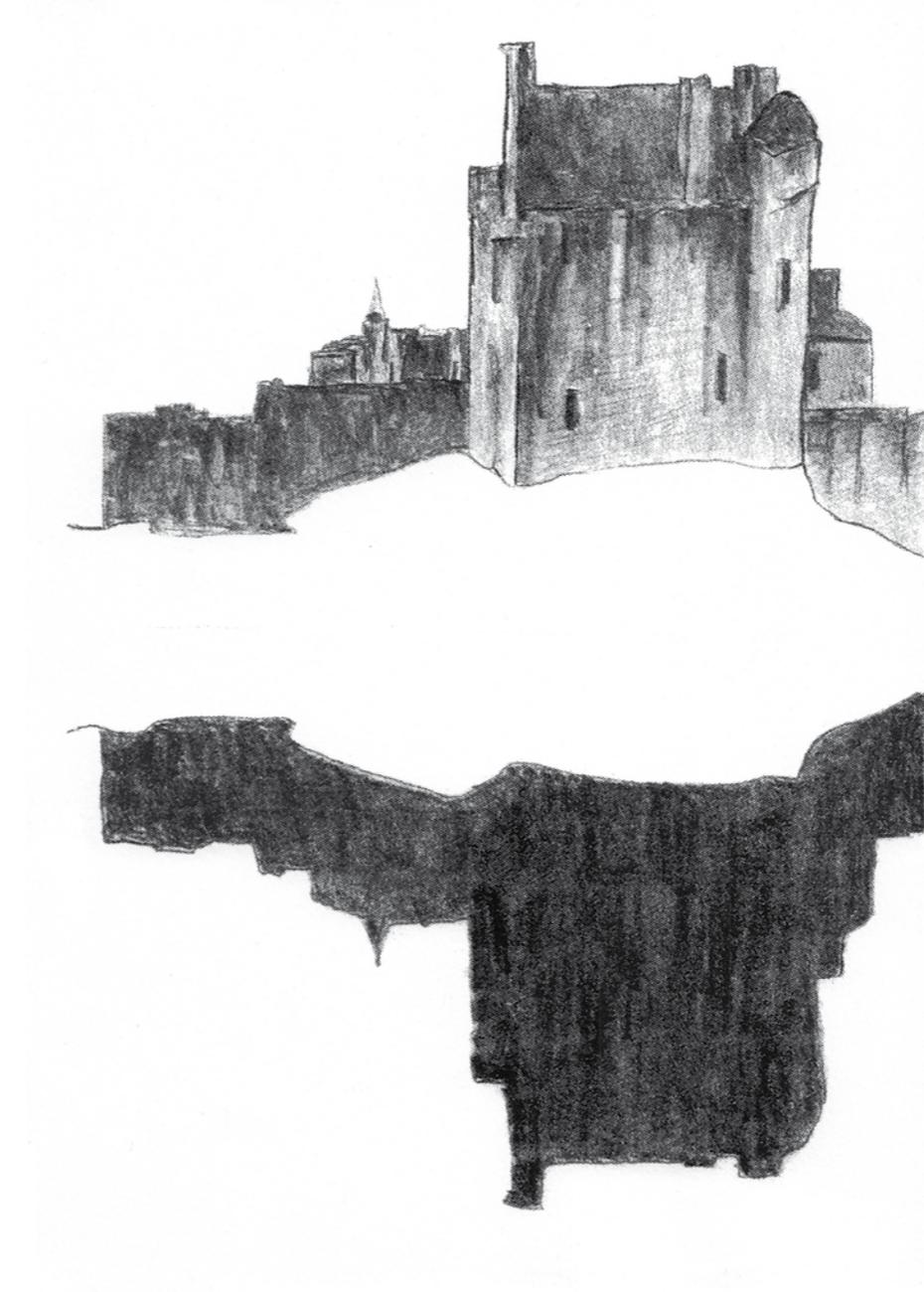
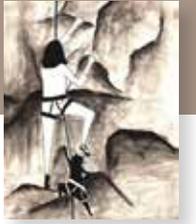
Derrière les murs d'Inzepoket, chacun peut vivre une vie simple sans luxe inutile mais aussi sans cadence, sans stress, sans obligations et, cela devrait être le cas, sans aliénation. Quand on voit s'ébrouer le petit monde d'Inzepoket, on peut se demander si les prisonniers sont ceux qui sont derrière les murs. Seul, peut-être, le gardien Dupavé semble exclu de ce bonheur généralisé et confiné, lui qui trimbale jour et nuit une grosse pierre. La pierre en trop, celle qui n'a plus eu de place lors d'une énième reconstruction, après une explosion du mur d'enceinte. Mais le jour où il peut enfin s'en débarrasser, il la conserve...

Bobo ne serait donc pas, avec dix années d'avance le premier « bourgeois-bohème » de la littérature...



Malika Aboudarr : Châteaux

<https://www.facebook.com/malika.aboudarr>





BD bio : au bouleau !

Lire de la bande dessinée, est-ce écolo ? Nos BD, ce sont de belles images, des histoires formidables. Mais ce sont aussi des forêts entières décimées, replantées, des industries polluantes, des camions pétaradants entre les imprimeurs et les libraires. Vive le numérique ? Même pas. La solution est humaine... autant dire qu'on n'est pas sorti de l'auberge.

On n'échappe pas à son destin et le mien vient de se pointer à la toute nouvelle épicerie en vrac de ma petite ville. Entre la famille et les amis qui nous ont prêché la bonne parole tout l'été, les émissions télé qui nous culpabilisent et tous ces bouquins qui veulent nous empêcher de remplir le frigo de manière compulsive, je suis à deux doigts de céder. Allez, c'est bon pour la planète, et paraît-il pour mon portefeuille et ma santé. Mais si je pousse le bouchon un peu plus loin (j'aime bien pousser le bouchon un peu plus loin), finalement, qu'en est-il de toutes mes bandes dessinées ? Ça m'inquiète, parce que, sans me vanter, j'ai quand même plus de BD que de conserves chez moi. Tout ce papier, ça en fait des arbres coupés ! Ces encres, ces couleurs, que de déchets ! Je ne parle pas des tonnes d'essence pour alimenter les camions des livreurs, et des tonnes de livres partis aussitôt au pilon dans ces enchères à la surproduction.

Alors, je m'interroge, naturellement. Si je continue à acheter des livres papier, suis-je sûre que le papier est recyclé ? Que les encres sont végétales et issues d'une agriculture biologique ? Quelle est la conscience écologique des éditeurs ? Ne devrais-je pas acheter une liseuse pour stopper la déforestation massive, moi qui suis pourtant une allergique du numérique ? En bref, lire de la bande dessinée, est-ce écolo ? La réponse est non, évidemment. Même si la production de voitures nuit certainement plus

que celle de livres, les 200 000 tonnes de papier utilisées chaque année par les éditeurs français doivent représenter quelques forêts. Avec les offices sauvages pratiqués par les éditeurs, c'est-à-dire les livres qui sont imposés au libraire, même s'il ne les désire pas, on a automatiquement de gros retours (et de nouveaux trajets en camion), et une seule issue : le pilon, moins cher que le stockage. Comme les éditeurs gonflent leurs tirages, pour avoir un coût de fabrication à l'unité moindre et éviter de coûteuses réimpressions, on a plus d'inventaires, donc plus de retours : on estime que 20 à 25 % des productions sont détruites*. Il paraît que 93 % du papier utilisé dans l'édition française est certifié issu de forêts gérées durablement (mais seulement 2 % recyclé!), mais à quoi bon si c'est pour le détruire aussitôt produit ? De plus, les éditeurs BD ne jouent pas tous le jeu de l'écologie : si je regarde de près mes BD de l'année 2018, à peine une sur trois affiche un timide logo certifié durable (bien caché, alors que partout ailleurs on s'en glorifie). Les encres végétales ? C'est le point noir, si j'ose dire, de ce bilan : je n'en vois mention nulle part. Question couleurs, on est quand même plus dans le rouge que dans le vert, notamment pour les grands groupes qui pourraient s'en donner les moyens.

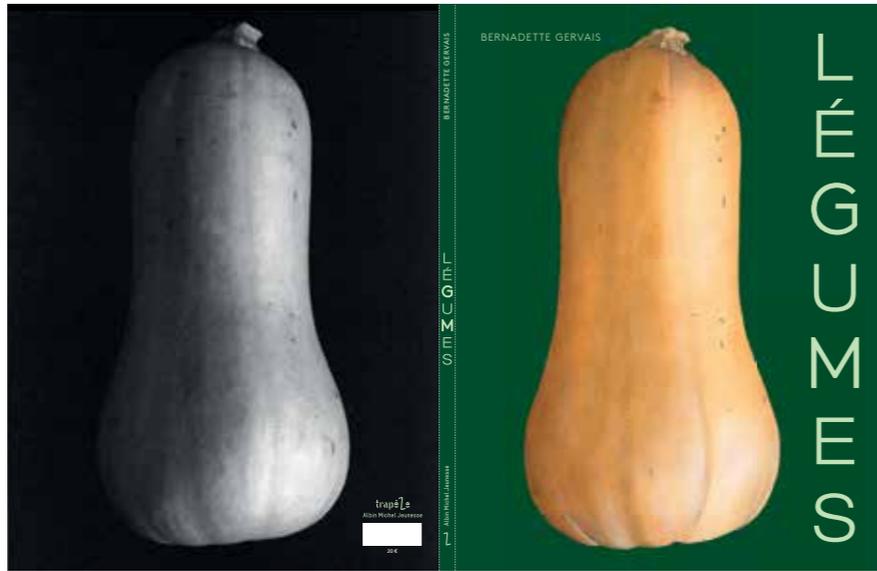
Donc on me dit : la solution, c'est la liseuse. On lit autant de livres qu'on veut, c'est zéro papier, zéro déchet. Mais non ! La plupart des BD publiées en France sont imprimées quasiment exclusivement en Europe. Que dire de l'empreinte carbone des tablettes *made in Asia* ? Une liseuse, c'est plein de petits composants métalliques qui, au lieu de se recycler, se dispersent définitivement dans la nature. Un livre, ce n'est que du papier, c'est 100 % recyclable. Pour produire une liseuse, il faut compter entre 150 et 230 kg de CO₂, contre environ 1,3 kg pour un livre. Il faudra plus de dix ans pour compenser l'impact environnemental d'une liseuse par rap-

port à l'achat de dix livres sur un an. Et même si vous êtes un grand consommateur de livres, une liseuse n'a qu'une durée de vie limitée, il faudra bien la remplacer au bout de quatre ou cinq ans, si vous ne l'avez pas cassée avant ! Et cette tablette à l'obsolescence programmée, il faudra aussi l'alimenter en énergie. Le livre, on peut le lire autant à la lumière d'une lampe qu'à celle du soleil. Le truc, avec le livre, c'est qu'on peut le recycler de mille façons : on le prête, il se partage, se transmet de génération en génération, on peut l'acheter d'occasion. Et une feuille de papier peut se recycler jusqu'à cinq fois ! Ça en fait des chiffres à digérer. C'est indigeste,

de toute façon. On ne peut que noter un désintérêt général des éditeurs pour le recyclage et la cause écolo. On est pris en otages. Il reste à espérer que certains vont se réveiller, et que le tournant écologique actuel les mettra au pied du mur. Il faut que les éditeurs changent leurs pratiques, et que les lecteurs changent leurs habitudes. Moins de production, moins de consommation. À nous aussi de faire une lecture responsable.

* Sources : Commission environnement et fabrication du Syndicat National de l'Édition (2017).
À lire sur le sujet : le rapport 2018 « Les livres de la jungle » sur wwf.fr
*Extrait de BD *Autobio* tome II ©Fluide Glacial — Pedrosa





« J'aime les bouquins qui restent des livres pour enfants »

Elle m'avait dit : « Tu sonnes et tu attends. Le parlophone et l'ouvre-porte ne fonctionnent pas ! Et je dois descendre trois étages ! Et les gens ne me laissent jamais le temps de descendre et re-sonnent et ça m'ééééénerveeeee ! » J'ai donc sonné et j'ai attendu. Elle est descendue et nous avons monté les volées d'escaliers. En hameçon, une engageante odeur de cuisson. En récompense, un lumineux appartement-atelier mansardé avec une terrasse fleurie.

Trois étages, cela fait beaucoup de marches mais nettement moins que le nombre d'albums jeunesse qu'elle a publiés. Elle, c'est Bernadette Gervais, figure importante de la littérature destinée aux plus jeunes. En duo avec Francesco Pittau – ils signent Pittau & Gervais, sans leurs prénoms –, on en dénombre plus de cent, en un quart de siècle. En parallèle et en solo depuis trois ans, une bonne dizaine.

Les derniers titres parus de la Bruxelloise d'adoption sont : *Fabuleuse heure bleue* (Gallimard Jeunesse-Giboulées, avril 2018), un grand format où des fonds sérigraphiés allant du bleu ciel au bleu nuit accueillent tout ce qui apparaît le

soir, la lune, l'étoile du Berger, les papillons, les rapaces, les escargots et enfin le petit garçon qui va dormir, deux titres avec un petit ourson blanc, *Ikko et le coquillage* et *Ikko et les coquillots* (Les Grandes Personnes, octobre 2018), histoires tendres et poétiques, un imagier végétal en format A3 composé de photos et de dessins en couleurs, *Légumes* (Trapèze, Albin Michel Jeunesse, novembre 2018).

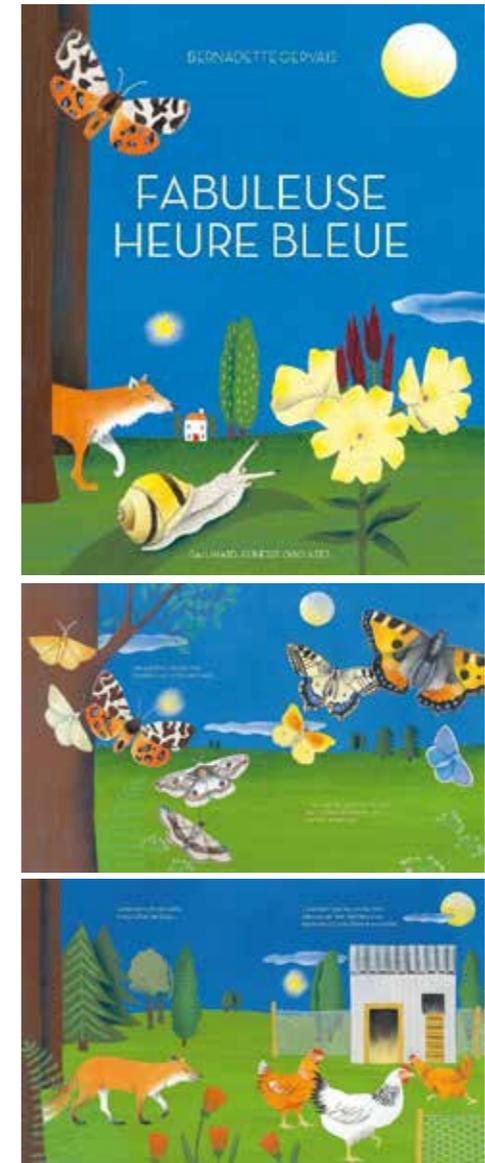
Des imagiers, des documentaires, de brèves histoires nées d'idées venues sous la douche ou au moment de s'endormir, mais rien de gratuit : « Mon public est celui des petits, un créneau que j'apprécie. Mon dessin s'adresse plutôt aux 1 à 6 ans. J'aime les bouquins qui ont du sens mais qui restent des livres pour enfants. Aujourd'hui, on trouve beaucoup de livres graphiques où les auteurs se sont surtout fait plaisir. Moi, en créant un livre, je pense toujours à l'enfant qui va le lire. Je veux que ce que je fais soit lisible par lui, qu'il y prenne du plaisir. Mais que le livre soit très graphique. »

Aujourd'hui, Bernadette Gervais est une auteure-illustratrice jeunesse reconnue et appréciée. Elle est en résidence à Limoges chez le Père Castor pour six mois. Ce qui ne veut pas dire que tout a été facile. « Depuis que j'ai 15 ans, je veux faire des livres pour enfants. » Mais dans les années 1970, il n'y a pas d'école comme on en connaît actuellement. La jeune femme fait une année à Bruxelles, puis deux à l'académie de Mons où elle rencontre Francesco Pittau. « On s'est mariés, on n'avait pas de boulot. J'ai donc travaillé dans une firme d'ascenseurs. J'ai fait des devis de réparation pendant dix ans. En parallèle, je suivais des cours de gravure à Boitsfort et je menais des projets personnels le soir. »

Ses premiers livres sont refusés, jusqu'à ce que De Boeck dise oui. « J'ai demandé à Francesco de faire les textes. » Une coédition avec le Seuil leur fait rencontrer Jacques Binsztok avec qui « le contact a été immédiat. Le courant est passé, il nous a déroulé le tapis rouge. On a fait environ 80 bouquins avec lui ». C'est donc le Seuil Jeunesse, puis Panama, puis les Grandes Personnes avec Brigitte Morel et Giboulées en parallèle. « J'ai la grande chance de travailler avec des éditeurs géniaux, qui laissent une grande liberté, n'exercent pas de pression commerciale et ont une fabrication de qualité. » Indispensable quand on utilise le pochoir

comme technique. « Au début, je faisais de la gouache et du trait. Puis j'ai été influencée par les illustrateurs russes adeptes du pochoir et je n'ai plus arrêté. Maintenant, presque tout ce que je fais est à l'acrylique et au pochoir. » Une technique qui prend du temps, se réalise à l'aide de films, de découpes, de caches et de mises en couleur. « Jamais d'ordinateur ! »

La rencontre se termine et la minuterie retentit. Dans le four, les chouquettes sont gonflées, parfaites, trop tentantes avec leurs perles de sucre.



Julien Barjasse : Tu n'es pas le loup !

<http://smartagora.com/fr/profile/view/id/6001>



Julien B



Promenons-nous dans
les bois,
pendant que le loup
n'y est pas !

Si le loup y était,
il nous mangerait
...

...
Mais comme il n'y est pas,
il ne nous mangera pas !

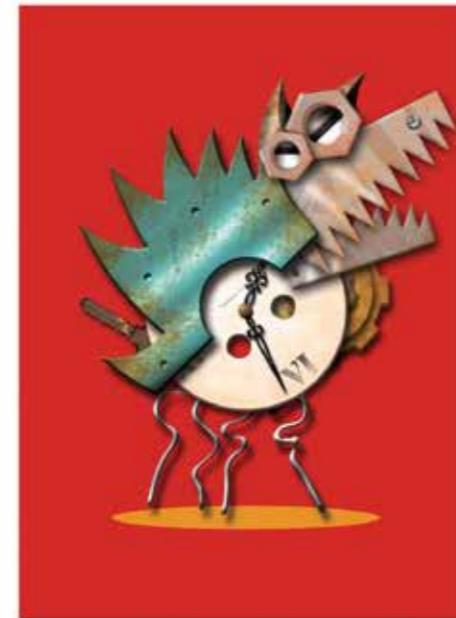


Mais si, je suis là !



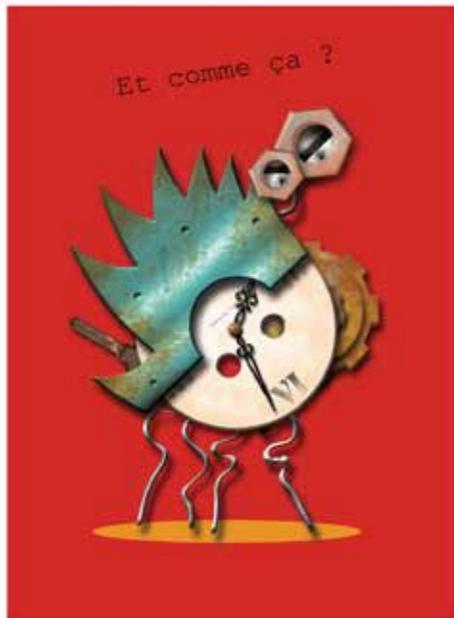
Mais non, tu n'es pas le loup !

Tu t'es bien regardé ?
Tu n'as rien d'un loup !



Et
non ?

(Groupe 1)



NON,
NON,
ET NON !

(Tu ressembles à tout sauf à un loup !)





© Franquin — Dupuis/Dargaud-Lombard, 2018

« Un exemple visuel d'un graffiti, selon Franquin. »

Ces livres qui nous manquent...

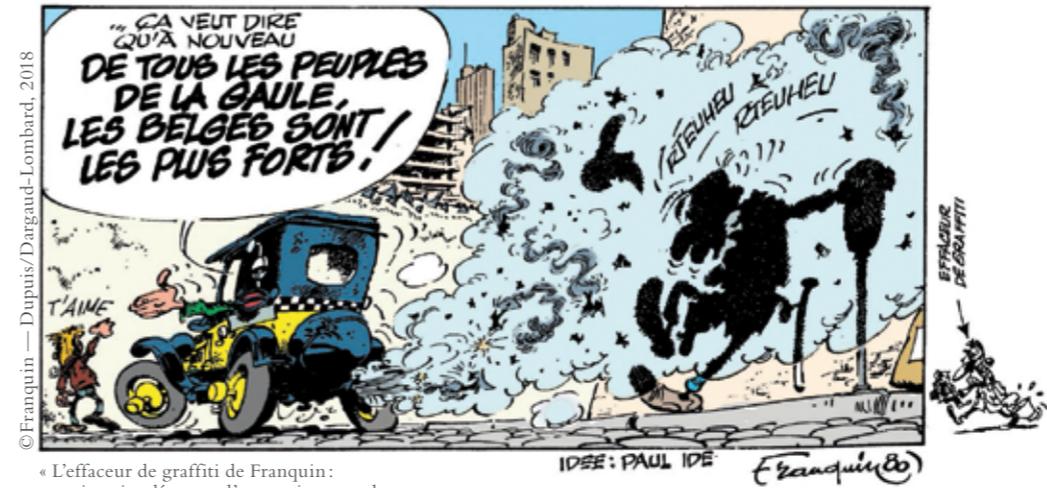
L'effaceur de graffiti, d'André Franquin

Le manque évoqué dans le nom de cette rubrique ne résulte nullement d'un souvenir dilué par le temps, ni d'une envie tenace de relecture... Non, ces livres nous manquent car, en réalité, ils n'ont jamais été réalisés.
En tête de liste : André Franquin.

Au détour d'un entretien, Franquin s'est amusé des possibilités offertes en bande dessinée par un personnage inédit, dont le métier serait d'effacer les graffitis sur les murs. Imaginer ces pages, de sa main, crée d'inévitables électrochocs d'envie ! Face aux murs peints croisés dans la ville, nos yeux transforment parfois les inscriptions en veloutés franquiniens, tels des titres inédits du *Trombone Illustré*, qui seraient reproduits en fresques murales. Placés dans les décors urbains si caractéristiques de son trait,

il est exaltant d'imaginer ces lettres géantes, aux couleurs flamboyantes...

Les planches de cette série imaginaire, nous aurions éventuellement pu les voir à une époque au sein du journal *Pilote*. René Goscinny, son rédacteur en chef, a effectué un appel du pied, en signalant à Franquin par courrier le plaisir général de son équipe, si jamais ses créatures monstrueuses venaient pondre des œufs féconds dans *Pilote*... Ce qui nous donne au passage une autre série inédite sur laquelle fantasmer ! À l'époque, plusieurs auteurs Dupuis ont déjà franchi le pas : Hubinon, Sirius... et surtout Morris, l'ami des débuts, de l'apprentissage en commun dans la maison de Jijé, parti rejoindre *Pilote*, son Lucky Luke sous le bras. Son compagnon de déconnade Yvan Delporte, lui, est viré de son poste de rédacteur en chef de *Spirou*. Franquin hésite, le journal où il est



© Franquin — Dupuis/Dargaud-Lombard, 2018

« L'effaceur de graffiti de Franquin : un triste sire détestant l'expression murale. »

IDEE : PAUL IDE Franquin 80

Cette planche a été réalisée par FRANQUIN à l'initiative de la galerie Paul Ide qui célébra, en 1980, les 150 ans de la création de la Belgique.

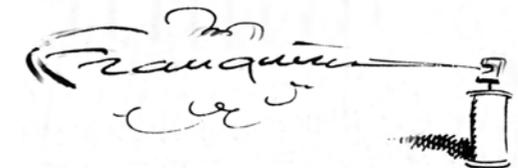
publié connaît par ailleurs une évolution décevante à ses yeux... Comme il le déclarait, rejoindre *Pilote* aurait donné un tour différent à sa carrière, mais il n'a pas osé franchir le pas, prisonnier qu'il était – selon ses propres mots – d'un manque de courage et d'une routine envahissante.

D'un point de vue visuel, certains dessins nous laissent entrevoir les plaisirs à jamais non réalisés : un exemple lorsque Gaston redécouvre le mur d'une salle de réunion dans les bureaux de chez Dupuis, en couleurs criardes lézardées d'énormes « ZOOM », « SMACK », et autres « LOOK ». Découvrant la peinture, De Mesmaeker s'enfuit horrifié : à nouveau il ne signera pas les contrats. Prunelle, lui, se lamente sans doute de n'avoir pu faire intervenir à temps un éventuel... effaceur de graffiti ! Dans cet exemple, ceux qui n'aiment pas les murs peints sont les tristes sires de l'histoire.

D'un point de vue thématique, cette série aurait pu entraîner d'innombrables situations autour des inscriptions découvertes sur les murs : slogans politiques, écologiques, ironie sur la publicité, confrontations de l'effaceur avec les graffeurs, etc. Autant de situations dont Franquin

aurait sans aucun doute pu tirer le meilleur. À la fin d'une planche longtemps peu connue – intégrée dans un volume publié après la mort de l'auteur – Gaston alimente le moteur de sa voiture avec les innombrables prospectus publicitaires reçus chez lui. Fait inédit : on y voit sa maison ! À côté de la dernière case, un petit personnage à la mine renfrognée s'avance, seau et chiffon à la main. Une flèche pointe son crâne, accompagnée des mots « effaceur de graffiti » ! Au premier regard, on imagine le bonhomme s'élancer pour rendre invisible le travail de Franquin. En scrutant plus profondément la dernière case, on y découvre à côté de la voiture de Gaston, en arrière-plan, un jeune homme chevelu écrivant sur le mur, un classique « Je t'aime » à sa dulcinée.

Cette fois plus de doute, dans notre livre manquant, les murs seraient du côté de la beauté, de l'émotion et de la poésie ; le personnage principal, lui, du côté des empêcheurs de rêver en rond !



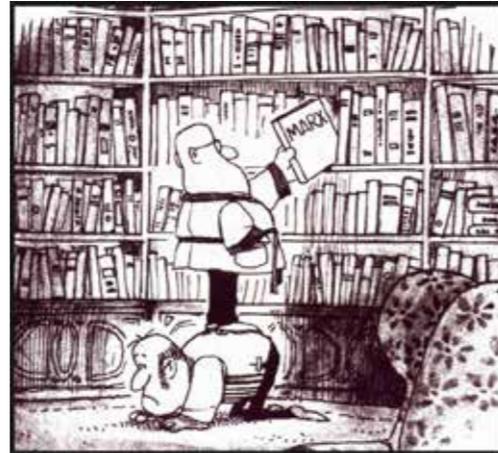
Le monde selon Quino, tout sauf Mafalda

« Arrêtez le monde, je veux descendre »

Les dernières vignettes de Mafalda parurent en juin 1973. Dès 1964, de nombreux Sud-Américains auront appris à lire dans les albums de Mafalda et avec la bande à Quino. Mafalda, Felipe, Guille, Susanita, Manolito et Libertad, en noir et blanc (et pas en couleur comme dans l'édition française), ont nourri l'espoir latino-américain d'un monde meilleur autant (si pas plus) que n'importe quel livre de philosophie. Ce n'est pas un hasard si l'auteur argentin prend la décision de mettre un point final à la série des Mafalda au moment où elle connaît son plus grand succès. Juin 1973, le Chili vit ses premières tentatives de coup d'État qui laissent déjà présager le pire, l'Argentine ne vaut pas mieux, pour preuve, dès 1975, Quino se voit obligé de prendre la route de l'exil. La fin de Mafalda coïncide avec la fin de toute une époque : la petite fille-philosophe qui pose les questions les plus (im)pertinentes à ses parents et à la société et qui croit dur comme fer qu'elle peut changer le monde tirera pour la dernière fois la sonnette d'alarme : « Arrêtez le monde, je veux descendre. »

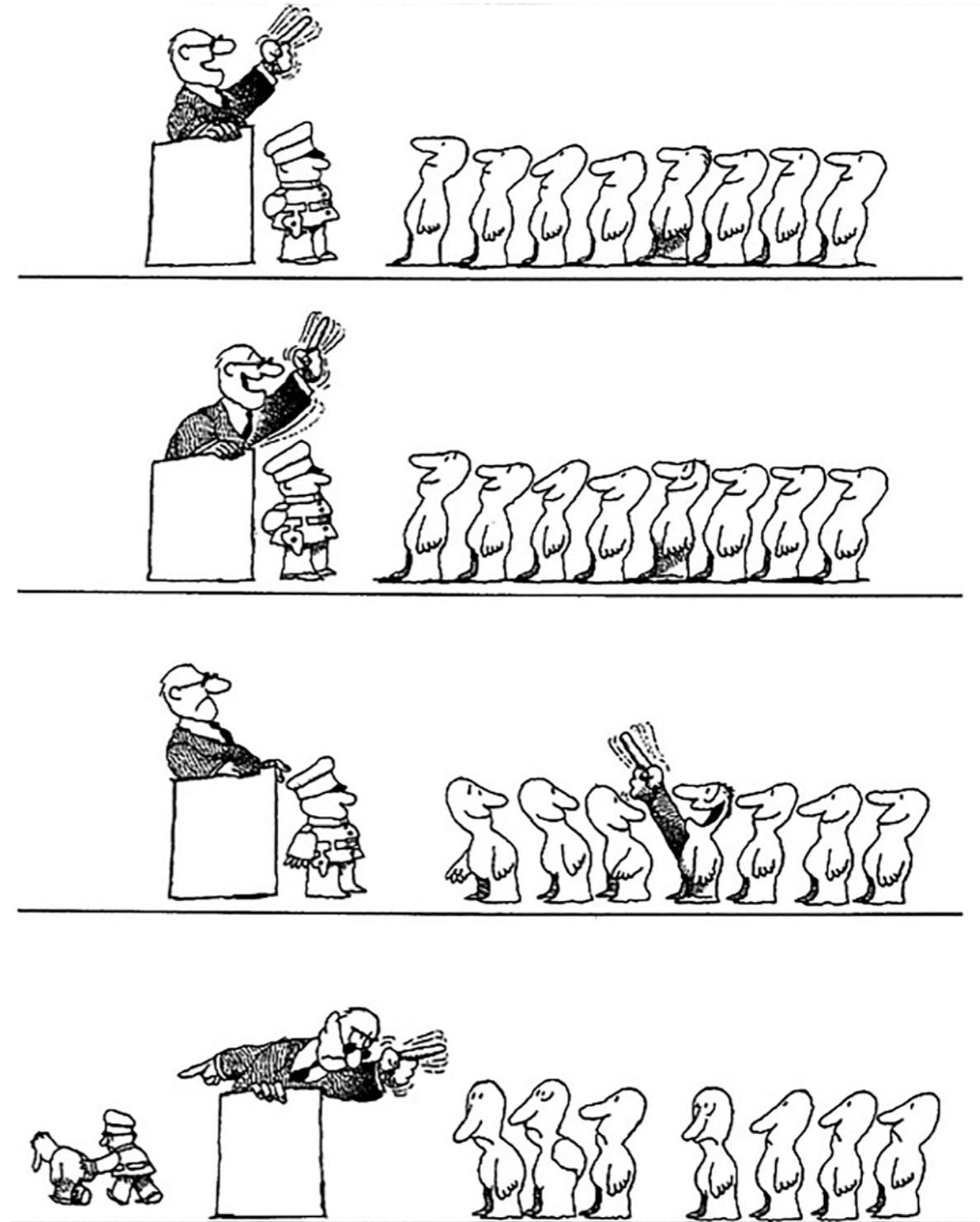
« Il ne faut pas nécessairement dire tout ce que l'on pense, par contre il faut vraiment penser tout ce que l'on dit »

C'est une nouvelle étape que Quino aborde alors, celle qu'il appellera lui-même « étape de l'amertume ». Le constat est fait : après avoir cru pouvoir changer le monde, l'artiste se fait le dénonciateur coriace d'un monde pourri. Comment changer un monde qui est aux mains des puissants qui manipulent sans cesse les masses et



© Quino - Glénat

les petites gens ? Personne ne le croit, personne ne veut le croire, pourtant il laisse Mafalda définitivement derrière lui, pour se consacrer au dessin de presse. Il dessine désormais des hommes et des femmes d'âge mûr, dont deux personnages qui reviennent : celui du pauvre monsieur, maigre, chauve (bien entendu), recourbé, soumis, face à l'homme opulent, à la bedaine bien grasse, chauve aussi (bien entendu), droit comme un i, puissant parmi les puissants ! À travers ces deux figures c'est toute la société qui bataille. La justice sociale, l'injustice, la guerre, la paix, sont autant de thèmes qui nourrissent un dessin profondément politique où il prend sans cesse la défense des uns contre les assauts du pouvoir exercé par les autres, par l'autre, voire par soi-même. Le thème revendiqué est donc celui du pouvoir sous toutes ses formes : le militarisme, l'Église, l'usine ou l'entreprise, le restaurant, le voisinage, l'amour, etc.



© Quino - Glénat



© Quino - Glénat

L'adieu à Mafalda

Désormais, il ne fait appel à l'écriture que s'il n'a pas d'autre alternative, le texte est le plus souvent banni, l'image parle d'elle-même: il suffit de regarder autour de soi pour voir ce qui est. La réalité amère des dessins d'humour graphique de Quino n'est autre que celle qui nous entoure et dont nous sommes responsables. De là à penser que le but de l'artiste est d'atteindre l'esprit du lecteur il n'y a qu'un pas: c'est dans la complicité de l'auteur avec son lecteur que se construit l'œuvre de l'Argentin. Quino nous fait confiance, il ne fait pas dans la facilité, il nous pousse à regarder chaque détail de son dessin et à le décrypter, rien n'est gratuit, son dessin réclame le statut de discours au-delà des mots et, bien sûr, des discours officiels.

Depuis 2006, Quino n'a plus dessiné. Ses problèmes de santé l'en empêchent. Mais en 2016, il a accepté que l'on publie un nouvel album, *Simplemente Quino (Juste Quino)*, avec des dessins inédits où l'intemporalité et l'universalité sont encore de mise. Mafalda continue de son côté à changer le monde en se posant les bonnes questions, désormais les questions demeurent, seuls les lecteurs changent! Le dessin de presse de Quino continue de se révolter contre un monde que l'on veut envers et contre tout, sinon meilleur, du moins conscient qu'il n'est ce qu'il est que parce que nous l'acceptons ainsi!

Si rire salubre il y a, c'est bien celui de Joaquín Lavado, alias Quino, qui a su écouter et nous faire écouter « cette mélodie qu'il avait dans sa tête », savant mélange en noir et blanc des Beatles et de la nouvelle musique latino-américaine: peinture sans concession d'un monde avec ou sans cholestérol!



© Quino - Glénat

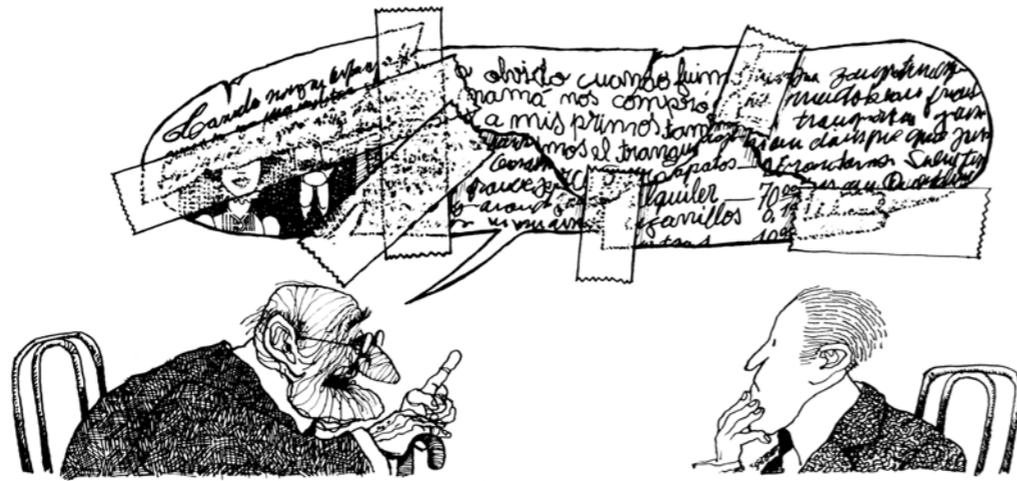
À chacun son truc

Quino parle d'amertume lorsqu'il évoque les années « après Mafalda », après avoir quitté son pays et constaté que la lutte de la gamine de papier contre le pouvoir en place se solde par un échec, fût-il un immense succès médiatique. En effet, que peut un petit dessin face au quotidien d'une dictature armée? On pense à Picasso, qui a sûrement été plus efficace en peignant *Guernica* qu'une grenade à la main. À chacun son truc. Et si, pour les dessinateurs, la révolution graphique n'était que la suite logique du désir politique? Quino est à lui tout seul une panoplie de ce que peut le dessin d'humour contemporain, c'est son *Guernica* à lui. Comme la plupart des auteurs, il pratique abondamment l'humour verbal, tout entier dans les mots, comme une blague que l'on entendrait à la radio. Dans ce cas, l'image importe peu. La plupart des dessins de presse et de dessins d'humour fonctionnent d'ailleurs de cette manière. Mais Quino pratique aussi le dessin sans parole, plus subtil, difficile à raconter car tout est dans l'image, muette. Par exemple l'ombre d'une statue qui désigne ce quidam vers qui la foule entière se tourne, le pauvre bonhomme ayant pour seul tort d'être là à ce moment. L'illusion devient signifiante, à la manière dont les touristes à Pise semblent retenir la tour penchée de leurs mains.

La coïncidence hasardeuse est la matière de ce type de dessin, l'art du scénariste étant de choisir le récit auquel le lecteur s'attend le moins, celui qui inverse les attentes et les priorités qui régissent l'habitude. La majorité des dessins d'humour en reste à l'une ou l'autre de ces deux techniques humoristiques. Plus rares sont les auteurs qui, à la suite de l'immense Saul Steinberg — le Picasso du dessin d'humour — reviennent sur les fondements du dessin et des images. Ainsi, en bande dessinée, la surface blanche ou bulle que l'on appelle phylactère recueille la parole du locuteur, comme la phrase extraite d'un livre. Que se passe-t-il quand, outrepassant les habitudes et les conventions, un auteur explore la diversité des signes et indices qui orientent habituellement ce type de communication? Sans évoquer les dizaines de dessins admirables où le véritable enjeu est le phylactère, il y a ce dessin où Quino inverse l'écriture du texte de l'amoureux romantique qui dit à sa belle que l'amour est ce qui est important, alors que le phylactère affirme le contraire. Dire « oui » de manière verbale, tout en signifiant « non » de toutes les autres façons, dessin compris, le langage verbal n'étant qu'un élément de la communication parmi bien d'autres, et par là-même sujet partiel donc à caution?



© Quino - Glénat



©Quino - Glénat

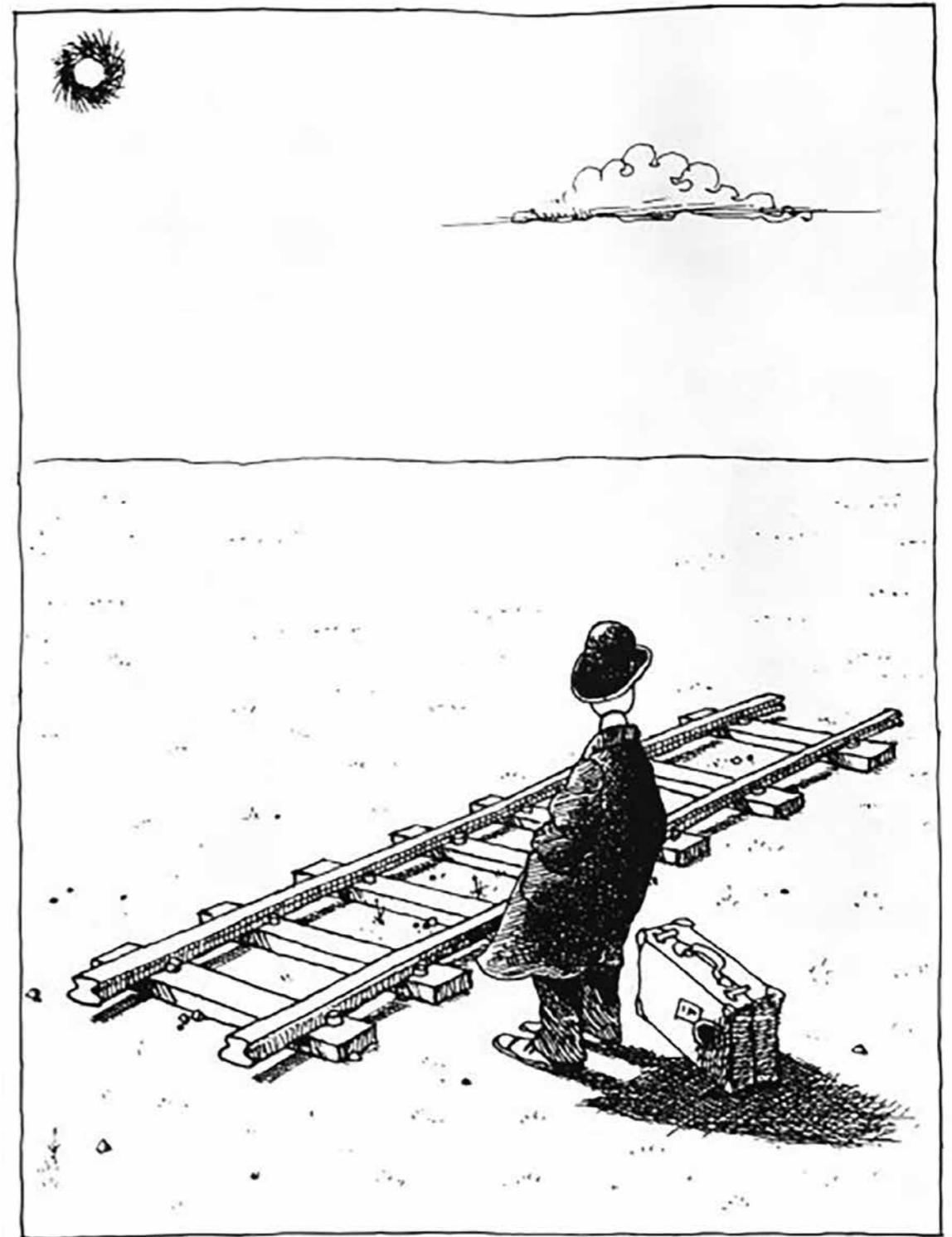
Les cinq sens

Quino n'utilise presque jamais d'onomatopées, sauf à les rendre problématiques. Si un graffeur tague silencieusement les murs d'un hôpital, il est illico embarqué pour le tapage visuel causé par cette image qui n'émet pourtant aucun bruit. Nous disposons de cinq sens, et dans ce type de dessin l'auteur s'amuse de la confusion à prendre l'un pour l'autre. Dans la même veine, on constate la sensibilité de l'artiste à la sonorisation des images muettes, au point que le sujet de nombre d'entre elles porte sur la manière dont elles sont lues, vues et entendues, voire humées ou touchées, goûtées. Il suffit d'un éternuement dans un mausolée pour qu'une momie se volatilise, ou que s'effondre une mosaïque antique. Une mère sort de la chambre de son bébé qui hurlait un rouleau de bande adhésive à la main (on retrouve ici l'inquiétude de Quino, qui illustre la marge de manœuvre des gens à l'intérieur des grands systèmes politiques contemporains: « ta gueule » dans les dictatures, « cause toujours » dans les démocraties). Une troisième voie serait-elle possible? Quand un soldat entend des bruits, la nuit, ceux-ci se visualisent par le dessin des pas. Au traditionnel « qui va là? » répond une signature manuscrite, plus authentique, mais moins lisible. Puis c'est une empreinte digitale, preuve plus irréfutable encore: mais à quoi bon, dans le noir? À chaque fois, l'information se fait plus fine, indéniable, les pas, le graphe, l'empreinte,

mais de moins en moins lisible donc exploitable. Plus les choses se précisent, plus incertaines elles deviennent! Quino invente des histoires où chaque nouvelle information pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. N'est-ce pas le lot des entreprises humaines, dont les démarches scientifique et philosophique, voire artistique et politique? L'essence du dessin d'humour est de choisir la moins raisonnable et la plus improbable des logiques. Logique quand même. Chez Quino, amère toujours.



©Quino - Glénat



©Quino - Glénat

NOUS SERONS 10 MILLIARDS EN 2050



©Élodie Adelle

SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION
ABONNEZ-VOUS!

Abonnement annuel, 4 numéros: 38 € | Union européenne: 50 €
à virer sur le compte BE23 0013 5255 7791 de Ti Malis asbl
(BIC: GEBABEBB) avec la mention « ABO 64 ».

Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un
e-mail à l'adresse: abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous faire
parvenir des informations exclusives, réservées à nos seuls abonnés.

64_page #14_1/2019_9,50 €

Contact: 64page.revuedb@gmail.com – www.64page.com

Collectif de rédaction: Angela Verdejo, Marianne Pierre, Lucie Cauwe, Karin
Welschen, Erik Deneyer, Daniel Fano, Remedium, Gérald Hanotiaux, Philippe
Decloux (coordination éditoriale), Cécile Bertrand, Mathilde Brosset, Vincent Baudoux,
Dake25, Juliette Favre, Matthias Decloux, Philippe Cenci, Hyuna Kang, Antonio
Cossu, Olivier Genson.

Conception de la maquette: Yacine Saïdi.

Graphisme: Karine Dorcéan.

Illustrations de couverture: ©Terkel Risbjerg et Thomas Vermeire.

Quatre de couverture de haut en bas: ©Terkel Risbjerg, Keko, Kim et Quino.

Illustration rabat quatre de couverture: ©Marc Sleen.

Illustrations additionnelles: p.1 ©Thomas Vermeire | p.64 ©Élodie Adelle.

Éditeur responsable: Robert Nahum.

Une publication de Ti Malis asbl.

REJOIGNEZ-NOUS SUR NOS RÉSEAUX :

 www.facebook.com/64page

 www.instagram.com/64_page

 <https://twitter.com/revue64page>

www.64page.com

Anne Brouillard

Lorenzo Mattotti



George Herriman

CARTOONS
ACADÉMIE cécile bertrand

Bonjour les jeunes!
Je vous invite à mon
académie du
cartoon!



ACTUALITÉ
POLITIQUE
SOCIÉTÉ
CULTURE
SPORT
FÉMINISME
ENVIRONNEMENT
RELIGION
INTERNATIONAL
NATIONAL
LOCAL
ARTS
SCIENCES
HUMOUR

Chaque semaine, envoie ton cartoon à **Cécile** ...
sur l'adresse 64page.cartoons@gmail.com.
Reçois ses conseils et remarques.
Publication chaque samedi des meilleurs cartoons
sur www.64page.com et en album en fin d'année.

Infos pratiques sur www.64page.com